



Hervé au château

Cécile Aubry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Hervé au château

Cécile Aubry



BIBLIOTHEQUE
VERTE

CÉCILE AUBRY

HERVÉ
AU CHÂTEAU

ILLUSTRATIONS DE ROMAIN SIMON



HACHETTE

DU MÊME AUTEUR

dans la Bibliothèque Verte :

BELLE ET SÉBASTIEN : Le refuge du grand Baou.

BELLE ET SÉBASTIEN : Le document secret.

HERVÉ ET L'ANNEAU D'ÉMERAUDE

dans la Bibliothèque Rose :

POLY

LES VACANCES DE POLY

AU SECOURS, POLY !

POLY ET LE DIAMANT NOIR

POLY À VENISE

POLY ET SON AMI PIPPO

POLY EN ESPAGNE

POLY EN TUNISIE

POLY ET LE MYSTÈRE DE L'OASIS

POLY, LA ROSE ET LE MENDIANT

dans l'Idéal-Bibliothèque :

POLY ET LE SECRET DES SEPT ÉTOILES

POLY AU Portugal

dans la collection Vermeille :

POLY

POLY ET LE DIAMANT NOIR

POLY EN TUNISIE

POLY À VENISE

dans La Galaxie :

BELLE ET SÉBASTIEN : Le refuge du grand Baou.

BELLE ET SÉBASTIEN : Le document secret.

© Librairie Hachette, 1977.

Tout droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays

LIBRAIRIE HACHETTE, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI^e



CHAPITRE PREMIER

LA LETTRE DE SOPHIE À HERVÉ

L'ÉTÉ s'annonçait chaud. Sophie ouvrit la fenêtre de sa chambre, rêva un instant devant l'étendue mauve qu'elle dominait : habiter au cinquième étage d'un immeuble situé presque au sommet de la butte Montmartre a quelque chose de miraculeux. Sophie en était consciente.

Mais, ce matin, cette vue de Paris qu'elle adorait la rendit mélancolique. Elle retourna s'asseoir à sa table devant une page blanche. Ses longs cheveux blonds, très lisses, balayèrent la feuille de papier lorsqu'elle se pencha pour écrire la date...

10 juillet.

Mon cher Hervé,

Je n'ai pas l'habitude de supplier les garçons quand ils refusent de m'accorder ce que je demande. Malheureusement, avec toi, c'est nécessaire.

Je sais, tu as retrouvé ton Saint-Gatien natal, le capitaine Le Goff et ta chienne Esmeralda, tu dois nager dans le courant du cap Vert

autant que dans le bonheur. Ce n'est pas pour rien qu'on t'appelle « la mouette[1] » ! Je sais aussi que tu te moques du château d'Olnay, tu n'as pas mâché tes mots la veille de ton départ. Je t'entends encore ! « Très chouette, l'idée du chantier de jeunes, mais ne compte pas sur moi. » C'était à peine poli et aussi peu amical que possible.

Pourtant j'insiste, Hervé : nous avons besoin de toi. « Nous », c'est-à-dire les amis de mon frère Charles, les miens et les tiens. Rappelle-toi ! N'as-tu pas un petit remords de nous laisser en panne cette année alors que nous avons fait tout ce que nous pouvions pour t'épauler l'été dernier quand tu voulais découvrir l'Anneau d'Emeraude ?

Nous partons après-demain. Tu nous serais utile. Tu *me* serais utile, surtout... car sans toi, je n'ai pas le moral. Tu es mon meilleur ami, Hervé. Je rêve de te faire partager mon enthousiasme, ma tendresse pour mon pays. Olnay n'est pas très loin de Saint-Omer, aux limites de l'Artois, au pied des collines de Picardie. C'est un paysage de douceur et de brumes. Il y a un charme, là-bas, que je ne peux pas te décrire. Viens voir. Je voudrais te faire adopter le pays où je suis née. N'est-ce pas normal ? Tu m'as bien appris à aimer ta Bretagne.

Alain et Catherine Le Bihan sont partis passer quelques jours à Saint-Gatien chez leurs parents Maheu. Ils vont nous rejoindre à Olnay... Parle-leur, pose-leur des questions, tu verras. Il y a quelques mois, Alain Le Bihan a accompagné mon frère Charles à Olnay et il a eu le coup de foudre pour la forteresse. En tant que journaliste, il s'intéresse à l'opération Sauvetage, et sa femme est excitée comme une puce à l'idée des trésors archéologiques qu'elle espère découvrir entre deux coups de truelle. Tu pourrais profiter de leur voiture...

Parce que maintenant, ça y est ! Nous avons l'autorisation du ministre et de la conservation régionale. Les architectes en chef des monuments historiques sont d'accord pour appuyer nos projets et les inspecteurs généraux nous ont alloué un crédit plutôt maigre mais suffisant pour commencer les travaux de restauration. Bref, nous sommes en règle. Mon frère Charles, Alain et Catherine Le Bihan ont travaillé comme des fous pour en arriver là.

Mouffe et Tintin, les Parisiens, font partie de la troupe, bien entendu. A ce propos, ils sont ahuris et déçus que tu nous laisses tomber. Eux sont déjà des fervents, des inconditionnels du concours « chefs-d'œuvre en péril » après avoir vu quelques photos du château d'Olnay. Et ni toi ni eux n'en connaissent encore l'étonnante histoire !... Je ménage mon petit effet. C'est sur place que je vous la raconterai, dans la « salle du Diable », sous les combles du donjon, là où le drame s'est déroulé il y a environ... cinq cents ans. Tu verras comme les passions restent vivantes à travers les âges. Je suis sûre qu'il existe encore aujourd'hui des amours tragiques semblables à

celles d'Hugues d'Olnay et de Claire de Bolans, que leur destin fit naître, comme Roméo et Juliette, parmi les déchaînements de haines politiques.

Bon. Je ne peux pas tout raconter dans une lettre. VIENS. Et tu verras, tu ne le regretteras pas... J'espère t'avoir convaincu, c'est ma dernière tentative. Je t'embrasse vite car Mouffe et Tintin viennent d'arriver dans mon perchoir de Montmartre, à bout de souffle d'avoir escaladé en sprint les cinq étages. Mouffe fait un scandale, il veut mon stylo bille.

SOPHIE.

Vieux lâcheur,

Aussi vrai qu'on m'appelle Mouffe parce que je suis né rue Mouffetard, tu es le genre de gars qui ne sait pas renvoyer l'ascenseur. Tu me déçois. (Sans commentaires.)

MOUFFE.

P.S. Je passe le Bic à mon inséparable aux cheveux roux qui s'étrangle d'indignation.

Cher obsédé du grand large,

Aussi vrai que je m'appelle Roger Bertin, dit Tintin, que j'ai les cheveux roux et que je suis né dans le XIII^e, Mouffe a raison. L'été dernier, on t'a donné un joli coup de main dans ton affaire de Vikings, de grotte et d'Anneau d'Emeraude. Mais quand on a besoin de toi... monsieur reste en plongée sous-marine.

Hervé, tu es un type sans conscience.

TINTIN.

P.S. Par grandeur d'âme, on t'envoie quand même, tous les trois, notre amitié. (Déçue.)

Sophie réclame le Bic pour conclure. Elle a tort. Avec un zèbre dans ton genre il vaut mieux se taire et garder sa dignité.

Hervé,

Je voulais seulement te dire que si tu te décidais à profiter de la voiture d'Alain et Catherine Le Bihan, tâche de caser Esmeralda au milieu des valises. Essaie de lui expliquer en langage chien qu'elle pourra nager à Olnay. Un terre-neuve peut bien s'adapter à l'eau douce, non ? Dis-lui que je l'embrasse sur sa truffe noire et fais-lui mes compliments : elle sait ce que c'est que l'amitié fidèle, elle...

(Sans le moindre reproche !) Bref, on t'attend.

SOPHIE.

La lettre pesait lourd à tous points de vue. Quand elle fut expédiée, Mouffe éclata de rire dans le bureau de poste.

« Le temps qu'il la lise, dit-il...

— On sera à Olnay », enchaîna Tintin.

Sophie leur lança un regard souriant :

« Il y sera aussi », affirma-t-elle.

Au fond, Sophie ne doutait pas de son pouvoir. Elle ne se trompait pas. Un télégramme arriva le surlendemain alors que son frère et elle bouclaient les valises :

« J'ARRIVE. »

C'était signé : Hervé.

Sophie retrouva d'un seul coup le bonheur et l'enthousiasme.



CHAPITRE II

LE CHÂTEAU D'OLNAY

AYMERIC D'OLNAY surveillait la route.

Il était monté seul au point le plus élevé de la plaine, la butte aux Vents, à peine une colline. Dans le damier des cultures dont l'étendue se perdait à l'horizon, il apercevait les villages d'Orchy et de Fumes serrés autour des pointes de leurs clochers et ceinturés de quelques bouquets d'arbres. Orchy plus étendu que Fumes, Fumes plus près. L'un en Artois, l'autre en Picardie.

La départementale au bord de laquelle attendait Aymeric rejoignait, entre les deux villages, la nationale, celle qui filait droit vers Saint-Omer puis vers Paris.

C'est ce carrefour que guettait Aymeric. Large d'épaules, un peu court de jambes, il était bâti comme le château auquel il tournait le dos : la forteresse d'Olnay.

Aymeric se retourna pour y jeter un coup d'œil. Depuis près de dix-huit ans que ce dernier descendant des seigneurs d'Olnay était né, il ne pouvait se lasser du spectacle : le château fort inscrit dans le dessin régulier de ses larges douves dont on voyait, de la butte, le tracé net en forme de 8. L'une des boucles entourait la forteresse avec

son donjon cylindrique flanqué d'une tour de guet ; l'autre encerclait la « basse-cour », constituant à l'époque de la construction une défense avancée avec enceinte et portail d'entrée où l'on accédait par un pont-levis enjambant l'eau des douves. Une mince passerelle reliait l'îlot de la forteresse à celui de la « basse-cour », qu'on avait transformée dès le XVI^e siècle : des bâtiments à usage agricole s'adossaient maintenant au mur d'enceinte. On appelait cela « la ferme ».

Aymeric essuya d'un revers de main la sueur sur son visage rougi par la chaleur. Ses yeux bleu très pâle « Sans couleur » comme disait sa sœur en riant, clignaient au soleil. Il aimait Olnay... Dans l'eau grise des douves se reflétaient les ormes poussant haut et droit sur les berges ; ils avaient été plantés par Bertrand d'Olnay, le père d'Aymeric, mort depuis deux ans. Les saules d'un vert tendre balançaient mollement leurs branches souples tandis que les aulnes s'étendaient en bouquet touffu au-delà des douves, jusqu'aux marais et, plus loin encore, jusqu'à l'étang moiré d'argent que n'abandonnaient jamais tout à fait les brumes.

« Aymeric ! » hurla quelqu'un.

Le garçon sursauta. Puis il sourit : un « couac » de Fumes, bien sûr ! Achille Rousset en personne grimpait la butte comme un dément en clamant la nouvelle :

« Ils viennent de téléphoner chez mon père, ils sont à Saint-Omer.

— Les Parisiens ?

— Hé oui ! qui veux-tu que ce soit ?

— Ça aurait pu être les Bretons », répondit Aymeric.

Achille haussa les épaules :

« C'était Charles avec ses copains de Paris. Mais les Bretons seront là ce soir, c'est sûr. Avec les « couacs » de chez nous et quelques « harengs » d'Orchy. Filles et garçons, j'ai pris tout ce qui se présentait. Ça va faire du monde !

— Combien de « couacs » ?

— Autant que tu veux. Mais seulement huit « harengs »... Tu sais comment ils sont ! J'ai parlé d'abord aux gars de chez moi, à Fumes, alors ceux d'Orchy font la tête. C'est pas pour dire, mais les gens d'Artois, ça ne vaut pas les Picards. »



Aymeric sourit de nouveau... Que de batailles d'enfance, que de galopades dans les champs et de plongeon dans les marais quand se déchaînaient « couacs » de Fumes – les Picards – et « harengs » d'Orchy – ceux d'Artois –, deux clans amis autant qu'ennemis. Inséparables, en fait. De père en fils, on était couac ou hareng. D'où venaient ces surnoms ? personne n'en savait rien, cela se perdait dans le temps.

Bref, Achille était couac donc Picard, né à Fumes comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père. Il avait seize ans.

« Dis, enchaîna-t-il après un silence, l'œil rivé sur le carrefour et l'air un peu anxieux, Charles et Sophie Candelier sont de vrais harengs d'Orchy, on les connaît, mais leurs copains ? Tu crois qu'on sera d'accord avec des Parisiens ? Tu les as vus ? Tu les connais ?

— Je ne connais que les Bretons : Alain et Catherine Le Bihan.

— Frère et sœur ?

— Non, ils viennent de se marier.

— Ah ! soupira Achille, des vieux !

— Vingt-cinq et vingt-deux ans. Très sympa.

— Tant mieux s'ils te plaisent, l'aristo.

— Cesse de m'appeler « l'aristo », je suis plus paysan que toi.

— C'est vrai, admit Achille appuyant une main calleuse sur la solide épaule d'Aymeric d'Olnay. Paysan et fauché », ajouta-t-il.

Il éclata de rire.

« Vois pas ce que ça a de drôle », bougonna Aymeric.

Il s'assit sur le bord de la route, tortillant des brins d'herbe autour

de ses doigts. Achille souriait à peu près toutes les dix secondes.

« Pas possible, grogna-t-il au bout d'un moment. Je n'ai jamais vu un autobus mettre aussi longtemps pour venir de Saint-Omer. C'est bien dans un autobus qu'ils arrivent ? »

— Oui. Acheté d'occasion. En très bon état, m'a dit Charles.

— Mais pas rapide ! soupira Achille pour la énième fois. Maintenant ça fait plus d'une heure qu'ils ont téléphoné. Avec une voiture normale, pour venir de Saint-Omer on met quoi ? quinze, vingt minutes ? »

Soudain, il tendit le bras vers le carrefour :

« Un type sur une moto ! Il a pris la départementale.

— Rien à voir avec un autobus », grommela Aymeric sans lever les yeux.

Mais un énergique coup de genou dans son dos le fit se lever d'un bond.

« Le gars vient vers nous, criait Achille tout excité. Il fait des signes, réponds-lui, au moins ! »

Quelques secondes plus tard, le motard stoppait à leur hauteur. Son casque blanc contrastait avec la couleur sombre de son visage. En fait de Parisien, il devait plutôt être originaire d'Afrique ! Un large sourire découvrait ses dents très blanches.

« Est-ce que l'un de vous est Aymeric d'Olnay ? » demanda-t-il.

Aymeric hocha la tête :

« C'est moi », dit-il.

Le sourire du motard s'accrut, il retira son casque.

« Ouf ! fit-il s'essuyant le front. Je croyais qu'il faisait frais dans le Nord. Quelle chaleur ! »

Il tendit la main sans descendre de sa moto :

« Je m'appelle François Bogoudou, je suis Martiniquais, étudiant en droit à Paris. Content de te connaître.

— Moi aussi... Achille Rousset, présenta Aymeric tandis que François serrait la main de l'autre garçon.

— Je fais partie de l'escorte, reprit François. Ou plutôt, j'en suis le seul représentant. Le reste de la troupe pousse l'autobus en panne. On a un peu chauffé. Charles Candelier m'envoie vous prévenir... Vous n'êtes que deux ?

— On a donné rendez-vous aux autres dans la cour de la ferme à partir de six heures, ils doivent y être... Pourquoi ? demanda Achille. Faut un coup de main ?

— Tout juste, soupira François.

— Combien de kilomètres ?

— Une bonne dizaine... Tiens on les voit d'ici. »

Achille et Aymeric finirent par apercevoir le point que leur montrait François dans la plaine, sur la route de Saint-Omer.

L'autobus, ça ! Ils se regardèrent...

« Bon ! fit Aymeric. Tu nous embarques ? On va chercher du renfort au château. »



Tous deux enfourchèrent derrière François la moto qui dévala la butte en vrombissant jusqu'au pont... autrefois levis. Maintenant, il reposait sur le solide remblai comblant les douves devant l'entrée de la ferme.

Garçons et filles d'Orchy et de Fumes attendaient dans la cour. Bicyclettes, vélomoteurs, motos s'entassaient contre les murs. Dans le rose du jour déclinant, les tracteurs rentraient avec leur chargement. On finissait la luzerne, on commençait la moisson. La grande moissonneuse-batteuse passa le portail tandis qu'Aymeric hurlait pour en couvrir le bruit :

« Je vous présente François Bogoudou, un copain de Charles. Paraît que l'autobus est en panne, faut aller pousser. »

Les couacs se levèrent d'un élan, les harengs plus mollement.

« Ça continue ! » articula Achille avec dégoût.

Alors apparut à la porte de l'écurie une fille vêtue d'un vieux jean, de bottes et d'un chemisier à carreaux ; elle tenait un cheval par la bride, un pur-sang anglais à la croupe forte et à l'encolure large, un bel animal aussi robuste que la jeune fille paraissait fragile. Petite, mince, elle portait les cheveux coupés court, comme un garçon ; un rêve insaisissable flottait au fond de ses yeux bruns, la rendant délicieusement féminine. Les hommes qui déchargeaient les ballots de paille et les rangeaient, bien en ordre sous les hangars, lui firent un signe d'amitié qu'elle leur rendit. Mais c'est aux harengs qu'elle

s'adressa :

« Alors, on est débile en Artois ? On a peur de pousser un autobus ? Dépêche-toi, Antoine. »

Le grand gaillard d'Orchy s'approcha d'elle :

« Tu viens, Clara ?

— Bien sûr que je viens.

— Je t'emmène ?

— Non. »

Aymeric pouffa de rire. Les couacs de Fumes se tordaient, suivant de l'œil le pauvre hareng d'Orchy déçu qui enfourchait sa moto et accueillait sans enthousiasme la fille de l'instituteur se proposant comme passagère. Elle était pourtant gentille, Nicole, et pas si vilaine !... Achille, toujours délicat, expédia dans les côtes d'Aymeric un coup de coude à couper le souffle :

« Tu as une sœur trop jolie, dit-il, on en est tous amoureux. D'ici huit jours ça va être la révolution dans le chantier. »

Aymeric souriait en allant retrouver sa sœur dans l'écurie où une dizaine de chevaux, chacun dans son box, broyaient tranquillement leurs bouchons de luzerne.

« Je n'ai pas eu le temps de les étriller, dit Clara, ni de nettoyer leurs sabots. Tu n'aurais pas dû me laisser seule l'après-midi. Je ne peux pas tout faire... Hé ! Ils s'en vont ! »

Elle eut un joli sourire :

« Je suis contente de revoir Charles, tu sais.

— Ça, plaisanta Aymeric, je m'en serais douté.

— Idiot ! » jeta Clara.

Son sourire ne s'effaçait pas. De deux ans l'aînée de son frère, elle paraissait plus jeune. Était-elle consciente de son charme ?

« Allons-y à cheval, dit-elle. Pourquoi pas ? Smirna n'a pas travaillé aujourd'hui. Je monte en croupe. »

Aymeric sauta en selle. Saisissant sa sœur, il la hissa derrière lui, sans effort. Elle lui paraissait légère. Les mains souples, le jarret sûr, il mit la jument au trot. Clac, clac, clac, faisaient les sabots sur les pavés de la cour...

A une fenêtre du donjon, celle qui donnait sur la ferme, un rideau s'écarta légèrement. Un visage apparut... Le regard rêveur était celui de Clara, la bouche ressemblait à celle d'Aymeric. Une extraordinaire coiffure faite de fleurs piquées à foison sur un chapeau de paille aux larges bords achevait de rendre irréaliste l'apparition, dont les yeux sombres suivaient les silhouettes de la jument et des deux jeunes gens qui s'éloignaient, puis passaient le grand portail, le pont, pour disparaître dans l'or d'un soleil vers lequel ils semblaient galoper...

Lentement, le rideau retomba.

Derrière, une pièce nue, circulaire, des murs de pierre. La femme

à l'étrange coiffure revint vers la toile qu'elle était en train de peindre. Sa robe blanche tombait jusqu'à ses pieds. Elle saisit un pinceau, hésita au-dessus de la palette, puis le plongea dans une couleur de perle un peu rosée. Sur la toile, elle dessina un reflet...

Le tableau représentait une jeune fille dans un paysage aussi élaboré et stylisé que celui d'une tapisserie. Sans perspective, sans réalité, sans lieu. La jeune fille ressemblait à l'artiste. Elle portait la même coiffure insensée, ses yeux étaient ourlés de noir et sa bouche très rouge ; sa robe flottait, blanche, immatérielle. L'œuvre avait la poésie d'un rêve.

La femme aux yeux sombres nettoya son pinceau. Puis elle le plongea dans un peu de peinture noire et, d'un geste précis, elle signa :

« Anaïs d'Olnay. »

La mère d'Aymeric et de Clara...

A Fumes, à Orchy, jusqu'à Saint-Omer, on disait :

« Madame d'Olnay, l'artiste... »

On la savait originale... on la croyait un peu folle.





CHAPITRE III

LA TROUPE ET L'AUTOBUS

PEINANT, suant, soufflant, ils poussaient l'autobus rebelle, tandis que Smirna marchait tête basse, derrière, au bout d'une longe. Belle humiliation pour un pur-sang anglais ! Joli divertissement pour les automobilistes qui croisaient ou doublaient, saluant d'un coup d'avertisseur l'imprudence de l'expédition et l'insolite du spectacle : tant de jeunesse autour d'une vieille carcasse bariolée ! Pourtant, comme disait Mouffe tapotant avec amitié le flanc rose de l'autobus :

« Ça a deux avantages. Ça roule et on peut y habiter.

— Côté moteur, souffla Tintin, ça ne vaut pas une Maserati.

— Est-ce qu'on aurait enfourné les bicyclettes, les motos et les vélomoteurs dans une Maserati ? » rétorqua Sophie offusquée.

Tous avaient fait connaissance. En fait de Parisiens, couacs de Fumes et harengs d'Orchy découvraient quelques représentants et représentantes des régions de France avec, en plus du Martiniquais, un Japonais, un Allemand, un Suisse, un Italien, un Espagnol, deux Anglais, un Irlandais ; la Tchèque, la Yougoslave et Nadjia la Marocaine. Tous étudiants ou artistes, les amis de Charles.

C'est à Pasco l'Espagnol qu'on devait la décoration de l'autobus. Peint en rose, parsemé de fleurs et d'animaux, il faisait son petit effet. Quant à Fortunio l'Italien, il chantait sans interruption. Après

Rigoletto, il enchaîna sur *O sole mio* !...

« On se croirait à bord d'une gondole à Venise », affirma Mouffe.

Nadjia avait pris le volant de l'autobus, les autres filles poussaient avec les garçons. Charles se trouvait comme par hasard près de Clara, détail qui n'échappa pas à Sophie. Elle lança un clin d'œil à Achille Rousset lequel, par réflexe, en jeta un autre à Antoine qui se trouvait derrière lui, l'air sombre.

« Ça va, fit Antoine, cinglant. Laisse tomber.

— Laisse tomber quoi ?

— Les allusions mal placées.

— Les allusions à quoi ? »

Antoine haussa les épaules.

« Mon pauvre vieux, soupira Achille le ton désolé. Tu ne pourrais pas te faire une raison ? A quoi ça sert d'être jaloux ? Charles et Clara... Clara et Charles... Vieille histoire ! Y en a pour la vie. »

Il n'avait pas achevé qu'il recevait un coup de poing, heureusement mal dirigé. Cela ne fit qu'un peu de vent contre son oreille droite. Mais, furieux, Achille empoigna le malheureux Antoine et tous deux roulèrent dans le fossé.

« Hé ! cria Tintin, ça vous prend souvent ? »

Smirna poussa un hennissement. Du coup, Clara se précipita vers sa bien-aimée jument. Les harengs se ruaient en même temps sur Antoine et les couacs sur Achille... pour les séparer, évidemment.

Mêlée générale dans le fossé. Muets devant cette subite manifestation d'agressivité, les « Parisiens » n'osaient intervenir. Mais Fortunio cessa de chanter et l'autobus stoppa dans un grincement.

« Bon sang de bon sang ! fit Mouffe. Le chantier de jeunes, c'est mal parti.

— Les tuiles, si je comprends bien, commenta Tintin, on se les lancera à la figure au lieu de les remettre sur les toits. »

Blasés, Charles et Sophie souriaient, comme Aymeric qui profitait du répit pour se reposer, appuyé contre le flanc rose de l'autobus. Sonia, la Tchèque, le secoua :

« Hé ! fit-elle. Tes copains se battent, fais quelque chose ! »

Aymeric bâilla tandis que Sophie expliquait :

« Faut que ça se passe ! Ils ne se battent pas, ils se défoulent. Une vieille tradition de chez nous : Artois contre Picardie.

— Orchy contre Fumes, enchaîna Charles sans s'émouvoir... C'est dans le sang, ça dure depuis cinq cents ans. »

David et Steve, les deux Anglais, le regardèrent avec un flegme tout britannique, ce qui ne les empêchait pas d'ouvrir des yeux ahuris. Lorsque, tout à coup, éclata dans le fossé un rire... mais un rire ! Bientôt, couacs et harengs mêlés riaient au point que ni les uns ni les autres ne trouvaient la force de se relever.

« Ça y est, dit Clara sans la moindre émotion, la crise est passée. En route ! »

Elle chuchota à l'oreille de Smirna quelques tendres déclarations puis courut reprendre sa place entre Aymeric et Charles. L'autobus rose, poussé de nouveau par la troupe au complet, s'ébranla. Il roulait bientôt à l'allure du pas de course sur la route plate, tandis que couacs et harengs, ravis d'être ensemble, amis comme jamais, plaisantaient à qui mieux mieux.

« A ton avis, lança Tintin avec un coup d'œil stupéfait à son inséparable Mouffe, ils ont des hirondelles dans le clocher ou c'est nous qui ne comprenons rien à l'amitié ? »

Mouffe reprit son souffle avant de grogner :

« Sais pas. Chacun sa méthode, p't'être ! »

Le sommet de la butte aux Vents passé, il ne s'agissait plus de pousser l'autobus mais de le retenir : on eût dit qu'il sentait l'écurie, comme Smirna.

Charles bondit prendre la place de Nadjia au volant, elle paniquait. Il visa l'entrée de la ferme et le milieu du pont, il appuya sur le frein... Calmé, l'autobus pénétra, un rien solennel, dans la « basse-cour ». Au même instant, une grande bête noire de poil, aboyant frénétiquement, se précipita vers la troupe, et le poids énorme d'Esmeralda, la chienne terre-neuve, s'abattit sur Sophie. Celle-ci se retrouva par terre, la figure léchée par une langue rose et râpeuse. Aux aboiements succédèrent des gémissements de bonheur, et la chienne prodigua les mêmes démonstrations d'amitié à Charles, à Mouffe, à Tintin... pour les autres, il s'agissait de faire connaissance. Ou reconnaissance.

Un grand garçon aux cheveux couleur de blé mûr accourait derrière la chienne.

« Esmeralda ! » cria-t-il.

La chienne remua la queue, remit à plus tard sa façon personnelle d'identifier les gens et, penaude, revint aux pieds de son maître dans les bras duquel tombait Sophie :

« Hervé !!! C'est chic d'être venu, tu sais. MERCI ! »

Mouffe et Tintin, vannés d'avoir poussé l'autobus sur dix kilomètres de route, n'en manifestaient pas moins d'amitié pour autant :

« Sacrée mouette ! s'écria Mouffe. Tu t'es enfin décidé à jouer les maçons ! »

Poignées de main, grandes tapes sur l'épaule, on était heureux de se retrouver.

« Et les deux autres ? demanda Tintin, Alain et Catherine Le Bihan ?

— Je suis venu avec eux comme prévu, la deux-chevaux est là, tu

vois. Ils visitent... dis donc, ajouta Hervé jetant vers la sombre forteresse un regard peu enthousiaste, c'est... magnifique mais pas... gai, gai, gai !

— Affreusement sinistre ! renchérit Mouffe contemplant le donjon et les sombres murailles du château fort.

— Taisez-vous, ordonna Sophie haussant les épaules. Attendez de voir le lever du soleil demain matin, vous changerez d'avis. »

Un regard dubitatif d'Hervé lui fit perdre un peu de son aplomb. Heureusement, main dans la main, Alain et Catherine Le Bihan apparaissaient sur la passerelle joignant les deux boucles du 8 entre la forteresse et la ferme. Sophie courut les rejoindre.

« Les Bretons, dit Aymeric en guise de présentation.

— Hervé dit « la mouette », ajouta Charles, en montrant à ceux d'Orchy et de Fumes ce vigoureux garçon, grand pour ses quinze ans, dont la peau brunie par le soleil faisait ressortir les yeux bleus et les cheveux dorés. Et Esmeralda, sa chienne. »

Du poil noir, des yeux noirs, on ne distinguait que le blanc des yeux. François Bogoudou éclata de rire :

« Je trouve quelle me ressemble ! » dit-il.

Charles entoura de son bras les épaules de son ami :

« Et moi, j'ai une faim épouvantable. Si on dînait ?

— O.K. fit Clara. Tout est prévu. »





CHAPITRE IV

LA FORTERESSE

CEUX d'Orchy et de Fumes connaissaient le château depuis leur enfance ; y pénétrer, même à la tombée du jour, ne les impressionnait plus. Charles et Sophie s'y sentaient aussi à l'aise qu'Aymeric et Clara d'Olnay. Alain et Catherine Le Bihan n'en étaient pas à leur première visite. Mais pour Hervé et les autres, ceux de Paris, franchir la passerelle, enjamber l'eau noire des douves et découvrir – après le haut et mince portail en ogive dominé par son fronton – l'épaisseur des remparts, la forme énorme du donjon, tout cela donnait le frisson.

Les lueurs du soleil couchant rougissaient la pierre grise. Aymeric conduisit ses amis vers la salle des gardes. Elle ouvrait sur la cour par une porte aux lourdes ferrures. A l'intérieur, de la paille fraîche étalée sur la terre battue donnait à cette pièce rectangulaire, très longue, une allure de bergerie.

« Ça sera le dortoir des garçons, dit Aymeric. Désolé de n'avoir rien de mieux à vous offrir... Il était entendu que chacun apporterait son sac de couchage, vous avez ce qu'il faut ?

— Oui, dit Charles, tout est dans l'autobus. »

Après avoir dessellé et installé Smirna dans l'écurie, Clara les rejoignit.

« J'aurais voulu organiser quelque chose d'un peu moins rustique pour les filles, dit-elle, mais... »

On la suivit. Elle mena la troupe vers une tour carrée dont elle franchit la porte. Il fallut escalader les marches d'un sombre escalier qui aboutissait à un palier. Clara montra une grande pièce :

« D'ici, dit-elle, on voit le lever du jour et son coucher, les fenêtres donnent à l'est et à l'ouest mais, en fait de matelas, je n'ai rien trouvé d'autre que de la paille comme pour les garçons. Nous ne possédons plus aucun meuble. Je suis confuse de vous accueillir aussi mal.

— Peu important les meubles ! » s'écria Olga la Tchèque.

Elle admirait le sol de pierre blanche, les encadrements sculptés des fenêtres et l'élégance sobre de l'architecture romane. Mouffe siffla d'admiration.

« Pas mal, comme chambre à coucher, murmura-t-il. On pourrait y loger un régiment !

— Pour Alain et Catherine, dit Clara, c'est plus loin. »

On la suivit encore. Cette fois, il fallut longer un couloir obscur au bout duquel on découvrit une porte basse ouvrant sur une petite pièce dont le plafond était de bois peint. Le temps en avait pâli les couleurs, mais ce vieillissement ne faisait qu'ajouter à la délicatesse des tons. Cela représentait d'étranges animaux dans un jardin féerique.

« Quelle merveille ! murmura Catherine. Je n'osais pas espérer que tu nous logerais là. Ce plafond ressemble à une tapisserie. On dirait... *La dame à la licorne*. »

Comme toujours lorsqu'elle était heureuse, elle embrassa son mari. Hervé se mit à rire :

« Six mois qu'ils sont mariés et ils n'en ont pas encore assez !

— Vous avez vu l'essentiel, dit Aymeric, en tout cas pour dormir. Moi, j'habite là (il montrait une autre porte dans le couloir), ma mère et ma sœur logent à l'étage au-dessus.

— Est-ce que nous pouvons aller saluer ta mère ? » demanda Charles.

Un mystérieux sourire éclaira un instant d'une lueur amusée les yeux sombres de Clara, et Aymeric expliqua :



« Elle est dans son atelier. Elle viendra nous voir quand elle en aura envie. »

Un peu gêné, il ajouta :

« Elle étonnera peut-être ceux qui ne la connaissent pas. »

Alors, dans un élan qui fit se retourner tout le monde vers elle, Sophie lança :

« Oui, elle vous étonnera !... C'est la personne la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée de ma vie. Elle est aussi étrange que sa peinture, aussi fantastique qu'un rêve qu'on ne peut pas expliquer. Je l'admire et je l'aime. »

Tout cela était sorti d'un trait, et comme Sophie se tenait très droite devant l'unique fenêtre de la petite pièce au plafond peint, ses cheveux blonds avaient pris la couleur flamboyante du coucher de soleil. Hervé la regardait comme s'il ne l'avait encore jamais vue. Clara ne dit rien. Mais, doucement, elle s'approcha de Sophie et entoura de son bras les épaules minces.

Tous eurent l'impression, pour un instant, que le temps restait en suspens et ils retinrent leur souffle. Peut-être parce que ces deux jeunes filles sur leur fond de soleil formaient... un spectacle magique. Le miracle de la poésie.

« Bonsoir... » dit une voix qui les prit au dépourvu mais ne troubla pas plus la paix du soir que les derniers pépiements des oiseaux, le coassement lointain des grenouilles dans les marais ou les coups de brise qui agitaient en vague le faîte des peupliers et les branches légères des saules frôlant l'eau des douves.

Ils regardèrent la forme blanche apparue dans l'encadrement de la porte. Anaïs d'Olnay portait la robe qu'elle avait tout à l'heure pour peindre. Ses cheveux noirs, à peine argentés, noués en torsade sur la

nuque formaient un chignon souple. Elle souriait.

« Je peindrai cela, dit-elle. J'essaierai. Deux filles fleurs sur le feu du couchant... Maintenant que diriez-vous d'une bonne ratatouille de légumes et de quelques poulets grillés ? J'ai aussi prévu du champagne pour ce premier soir. Des tartes aux fraises pour le dessert, quelques glaces et...

— Maman ! s'écria Aymeric épouvanté. Tout le budget va y passer ! Je t'avais demandé de... »

Sa mère eut un geste de la main qui balayait les contingences.

« J'aime les fêtes », dit-elle.

Cela semblait tout expliquer. D'ailleurs, Sophie éclata de rire en même temps que Clara ce qui fit s'envoler en d'autres royaumes prudence et esprit d'économie. Restait la fête. *La fête !* Celle des cigales.

Clara embrassa sa mère.

« Maman, dit-elle, je t'adore. »

Elle courut dans le couloir avec Sophie, toutes deux criant aux autres de les suivre. Aymeric resta auprès de sa mère qui souriait à chacun, inclinant légèrement la tête lorsqu'un nouveau venu, fille ou garçon, se présentait.

Vint le tour d'Esmeralda. La chienne s'assit sur le derrière, oreilles basses, et laissa la main très blanche de Mme d'Olnay se poser sur sa tête noire. Contact apparemment satisfaisant car la queue en panache s'agita...

Des ampoules électriques éclairaient le couloir qui n'en finissait plus. Hervé aurait préféré des hommes d'armes accompagnant la châtelaine, des torches enflammées à la main. Il le dit. Mouffe éclata d'un bon rire mais Mme d'Olnay fixa sur Hervé un regard attentif :

« Vous avez de l'imagination, jeune homme. J'aime les poètes. »

Elle prit le bras du garçon, sa voix se fit plus chaude, douce aussi :

« Voyez les damoiseaux habillés de velours et de soie, murmura-t-elle, les belles dames pour qui chantent les trouvères, le feu des brasiers dans les cheminées et les fêtes... Ah, *les fêtes !* Des musiciens, des peintres, des poètes ; le fou danse et rit pour amuser le châtelain. Deux grands lévriers blancs accompagnent Hugues d'Olnay et la silhouette menue de son amour, Claire de Bolans. Fermez les yeux, oubliez tout... Leurs esprits vivent autour de vous. Ne saviez-vous pas qu'Olnay est un château hanté ? L'amour y est roi et avec lui règne la mort. Mais ne vous attristez pas, ne craignez rien, n'est-il pas naturel que de vieilles pierres hébergent des fantômes ?

— Euh... » fit Hervé pas très rassuré.

Se reprenant, il ajouta fermement :

« Chaque légende contient une part de vérité.

— Ah ! s'écria Mme d'Olnay, ce garçon me plaît. Aymeric, tu choisis bien tes amis. »

Elle les englobait tous dans une même affection.

« Où descendons-nous ? demanda Mouffe.

— Dans les oubliettes », suggéra Tintin.

Ce qui fit sourire Anaïs d'Olnay.

« Dans les cuisines », corrigea-t-elle.

Ils avaient passé tant de portes, descendu tant de marches que la suggestion de Tintin paraissait plus plausible. Cependant, une odeur de poulets grillés, des rires, le chant de Fortunio firent détalier Esmeralda et, derrière elle, Hervé, Mouffe, Tintin, qui découvrirent bientôt le décor somptueux des cuisines construites en forme de trèfle : trois larges arrondis autour d'une cheminée immense dans laquelle flambaient des bûches ; un feu dont les lueurs dansantes éclairaient la foule des jeunes gens.

Sophie courut vers Hervé, ses yeux brillaient, elle le prit par la main :

« Regrettes-tu d'être venu ? Est-ce que cette forteresse n'est pas, dans son genre, aussi extraordinaire que la grotte de l'Anneau d'Emeraude ? Hervé... aurais-tu imaginé qu'il pouvait exister quelque part au monde de simples cuisines belles comme une cathédrale ? »

Un évier de pierre et une pompe ornaient l'un des arrondis. Une planche de chêne reposant sur des tréteaux, flanquée de deux bancs, en occupait un autre. Dans le troisième, Hervé vit une triste petite cuisinière moderne et une bouteille de gaz butane. Cela choquait autant que l'armoire de bois commun, peinte en blanc, adossée au mur.

Clara sourit en remarquant le regard d'Hervé :

« C'est laid, n'est-ce pas ? Autrefois on faisait la cuisine dans la cheminée, comme aujourd'hui, mais tu penses bien que lorsque nous sommes seuls, maman, Aymeric et moi, nous n'allumons pas de feu ; en un hiver tout un bois y passerait. Nous nous contentons de braseros à charbon pour nous chauffer... Il y a deux ans, à la place de cette affreuse armoire, il y avait un vaisselier et des coffres de bois du xve siècle. Il a fallu tout vendre. La vaisselle et les meubles. Il nous reste des assiettes et des couverts achetés au Prisunic de Saint-Omer. Quant à la machine à laver... personne n'a pu l'emporter, heureusement ! »



Elle montrait le grand évier de pierre, le bac creusé dans un seul bloc de grès. Une beauté. Au-dessus, la pompe de bois et de cuivre sidérait Mouffe. Aymeric saisit le levier, le manœuvra. Après quelques va-et-vient, des grincements, des gargouillis, l'eau se mit à couler dans le bac.

« C'est de l'eau de source, expliqua Aymeric. Il y a deux sources et trois puits dans la forteresse. Exceptionnel pour ce genre d'endroit, de quoi supporter un siège sans problème. »

Quelle famille ! Ils parlaient au ^{xx}^e siècle de citadelle assiégée et de fantômes. Clara, heureusement toujours pratique, armée d'une cuiller en bois, remuait la ratatouille de légumes dans une marmite de fonte suspendue à la crémaillère.

« Attention aux poulets, cria-t-elle à qui voulait l'entendre, ils vont brûler. »

Achille se précipita sur les broches pour les tourner, Antoine vint l'aider ainsi que Bernard Salvin, un garçon à lunettes, fils de notaire ; celui-là était de Saint-Omer. François Bogoudou proposa de mettre la table. On découpa les tartes. Le champagne rafraîchissait dans l'eau glacée du bac. Ils étaient assez nombreux pour tout préparer à la fois.

Bientôt, les poulets furent cuits, ailes, pattes et carcasses distribuées avec les légumes dont l'odeur délicatement relevée flattait les narines. Les bouchons de champagne sautèrent et, quand tout fut avalé, on ne s'entendait plus. C'était à qui rirait ou chanterait le plus fort. François Bogoudou dont la tête tournait un peu se leva comme s'il se préparait à faire un discours.

« Toi, l'avocat, cria Hervé, on sait que tu parles bien, alors tais-toi. »

François retomba assis sur son banc en déclarant que vraiment, après un repas pareil, quelques mots s'imposaient. Esmeralda se rassasiait des restes de poulets. Un dernier bouchon de champagne sauta et ce fut à Charles de se lever.

« Excusez-moi, dit-il...

— Assis, assis, scandait-on de toutes parts.

— L'architecte des Beaux-Arts arrive demain, continua Charles sans se laisser impressionner. En principe. De toute façon, nous commencerons les travaux avec ou sans lui. Mais il y a un certain nombre de problèmes dont je voudrais vous parler. D'abord le budget : nous disposons de peu d'argent mais nous avons beaucoup à faire. Les toitures. Celle du donjon surtout. Les charpentes pourrissent...

— Ça, c'est mon affaire, interrompit Achille Rousset. Mon père est le meilleur charpentier de la région et j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : il nous fait cadeau de ses dimanches ! »

Un « hurrah ! » accueillit l'aubaine.

« Question couverture, enchaîna Antoine, c'est mon rayon. Mon père et mes deux frères acceptent de participer au travail. Pas à temps plein, évidemment. Deux heures par jour, peut-être. A l'aube ou le soir... Dis donc, Aymeric, ils te livreront les échafaudages demain matin. Tu as de quoi les payer ?

— Oui, répondit Aymeric. Echafaudages, charpentes et ardoises sont prévus, mais pas la main-d'œuvre, bien sûr. Le travail est bénévole. Le problème c'est que... je ne sais pas comment nous parviendrons à nous nourrir pendant deux mois.

— Ceux d'Orchy et de Fumes retourneront chez eux le soir, dit Achille. A midi, chacun apportera ce qu'il faut pour déjeuner. Quant aux Parisiens et aux Bretons...

— Nous nous arrangerons, affirma Charles. Avec quelques francs chacun...

— Et un bel élan d'opinion publique fera le reste, assura Alain Le Bihan. Je vais remuer la presse locale. Enfin quoi ! On ne laisse pas périr un chef-d'œuvre comme Olney !

— Et l'appareillage de sécurité ? demanda Antoine.

— C'est prévu par l'architecte des Beaux-Arts, dit Catherine Le Bihan. Au fait... n'auront le droit de monter sur les échafaudages que ceux qui ont plus de dix-huit ans.

— Et nous, alors, s'écria Mouffe suffoqué, on servira à quoi ?

— A transporter les matériaux, à organiser le repas du soir. Ne vous inquiétez pas, vous aurez de quoi vous occuper.

— Travail subalterne », lança Tintin l'air dégouté.

Sophie lui fit un clin d'œil.

« Pendant qu'ils s'agiteront sur les toits, lui souffla-t-elle à l'oreille, nous nous occuperons de l'énigme d'Olney. C'est ça qui

m'intéresse. »

Hervé s'approcha d'elle :

« Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je dis que nous ferions mieux d'aller dormir parce que demain, au lever du jour, rendez-vous dans « la salle du Diable ». Je t'avais promis du suspense, Hervé... »

Une heure plus tard, ceux d'Orchy et de Fumes reprenaient le chemin de leurs villages. Charles et les autres déchargeaient l'autobus, chacun s'emparant de son sac à dos ou de sa valise.

Bientôt, entortillés de couvertures ou bien au chaud dans un duvet, garçons et filles s'endormaient.

Dans la petite chambre au plafond peint, Alain prit Catherine dans ses bras...

Aymeric dormait depuis longtemps.

Clara gardait les yeux grands ouverts dans le noir. Elle pensait à son père mort depuis deux ans, à la joie qu'il aurait éprouvée s'il avait pu voir cette jeunesse rassemblée dans le château qui avait été, toute sa vie, sa passion et la cause de sa ruine.

Mme d'Olnay ne parvenait pas non plus à trouver le sommeil. Son imagination courait, l'emportant vers les temps passés, ceux de sa jeunesse, et plus loin, beaucoup plus loin encore ; il lui semblait voir le seigneur d'Olnay, Hugues l'imagier comme on disait alors... Un tout jeune homme, à peine âgé de vingt ans. Hugues d'Olnay et Claire de Bolans... une si belle et si tragique histoire.





CHAPITRE V

LA SALLE DU DIABLE

IL ÉTAIT à peine huit heures du matin et déjà, sous la direction du père et des frères aînés d'Antoine, les couvreurs, la troupe des jeunes ouvriers bénévoles hissait, fixait, boulonnait au pied du donjon l'armature des échafaudages qui grimperaient peut-être dès ce soir jusqu'à la toiture.

Bel enthousiasme au départ ! On n'économisait ni sa peine, ni les plaisanteries qui fusaient de partout. Fortunio chantait. Comment trouvait-il assez de souffle, cet Italien, pour entonner à pleins poumons : *La victoire en chantant nous ouvre la barrière, la liberté guide nos pas...* et travailler en même temps ? On le voyait partout brandissant sa clef anglaise, virant, courant. On serrait les boulons au son de ce chant révolutionnaire dont personne ne connaissait l'origine, sauf Catherine Le Bihan, l'archéologue, qui, au milieu d'un couplet, chuchota à l'oreille de son mari :

« Célèbre hymne national, musique de Méhul, paroles de Marie-Joseph Chénier, composé et exécuté pour la première fois le 14 juillet 1794 afin de célébrer le cinquième anniversaire de la prise de la Bastille.

— Ma chérie !... rétorqua Alain plié de rire. C'est affreux, j'ai épousé une encyclopédie.

— Pas vilaine, ton encyclopédie ! fit remarquer Aymeric, ce qui lui valut de la part d'Alain un regard méfiant.

— Alors, cria le père d'Antoine, on s'endort ? »

L'adorable Clara d'Olnay sourit à Charles qui la regardait. Antoine se renfrogna.

« Gare aux jaloux ! lança Achille.

— Bof ! fit Ymo le Japonais faisant sauter d'un coup de pioche un pavé. Travaille et tais-toi. »

Les hautes tiges de fer creux sonnaient, l'échafaudage montait...

Ces bruits parvenaient atténués aux plus jeunes. Sophie, les yeux brillants d'impatience, entraînait Hervé dans l'escalier tournant du donjon. Tintin suivait, Esmeralda les précédait.

Mouffe, toujours curieux, s'attardait en bas auprès du puits.

« Hé ! » cria-t-il.

Il escalada deux par deux les marches pour rattraper plus vite les autres.

« Curieux ce puits à l'intérieur du donjon.

— Il a été construit pour marquer l'emplacement d'une source, expliqua Sophie.

— Pourquoi a-t-on scellé une grille dessus ?

— Pour empêcher les gens de tomber dedans, je suppose.

— Et si on a envie de puiser de l'eau ?

— On ne peut pas.

— Curieux ! répéta Mouffe. Et c'est vieux, ce couvercle de fer forgé ?

— Très ancien, paraît-il.

— Bizarre ! » s'entêta Mouffe.

Un puits intérieur et condamné lui semblait un non-sens. Devant lui, le nez sur les marches, Esmeralda grogna. Puis elle remua la queue et, s'élançant soudain, elle parvint bonne première à l'étage. Une porte basse ouvrait sur un palier éclairé d'une longue fente en forme de meurtrière qui donnait sur la cour. Les rires, les voix, les bruits du chantier, le chant de Fortunio parurent plus présents. Mouffe se glissa à plat ventre dans la fente. L'épaisseur du mur faisait presque toute la longueur de son corps. Il regarda dehors :

« Aïe ! s'écria-t-il, on est déjà à mi-hauteur du donjon. Vus d'ici les copains paraissent tout petits, et ça s'agite, ça s'agite... Viens voir, Tintin. »

Mais Tintin tendait l'oreille vers une autre voix, celle de Pasco, dont l'accent espagnol plus prononcé que d'habitude donnait la mesure de son émotion :

« Faites connaître votre œuvre, madame, suppliait-il. Vous avez une fortune au bout de vos pinceaux.

— Quel toupet ! chuchota Tintin. Les autres travaillent et cet animal de Pasco fait le joli cœur auprès de la châtelaine.

— Il a le droit d'aimer la peinture », dit Sophie.

Elle retint Esmeralda qui allait se faufiler dans l'entrebâillement de la porte. Sophie connaissait depuis sa plus petite enfance l'atelier et la profusion de toiles qu'il contenait. Elle aimait les deux fenêtres à petits carreaux creusées dans le mur et l'énorme cheminée. Mais les trois garçons ne purent s'empêcher de jeter un coup d'œil.

Dans la sévère sobriété de cette pièce circulaire, si haute de plafond, ils découvrirent le chatoiement des toiles, leurs couleurs, le dessin compliqué des sujets... Pasco continuait à parler. Anaïs d'Olnay lui répondait. Ils partageaient la même passion et se comprenaient ; Pasco voyait dans un tableau une luminosité que Mme d'Olnay refusait d'admettre :

« Tout simplement de la brume et des nénuphars sur l'étang, disait-elle.

— Oui, mais le soleil perce à travers les nuages et...

— Non, Pasco. Le jour n'est pas levé ! Imaginez l'aube dans ce pays : un reflet de perle... »

Sophie fit un signe à Hervé, mit un doigt sur sa bouche et, discrètement, avec Mouffe et Tintin, ils repoussèrent la porte.

Ils n'en pouvaient plus lorsqu'ils atteignirent enfin le haut de l'escalier, le dernier palier.

Esmeralda gronda sourdement devant une porte plus haute et plus large que celle de l'atelier.

« Brrrr... fit Mouffe ? Elle doit sentir les fantômes !

— Entendez-vous ces bruits de chaînes ? chantonna Tintin d'une voix caverneuse.

— Ne plaisantez pas. »

Sophie était si grave que les trois garçons, interdits, étouffèrent leurs rires. Il faisait sombre sur le palier qu'aucune ouverture vers l'extérieur n'éclairait. Le silence y était oppressant.

« Là où nous sommes, murmura Sophie, un meurtre a été commis. »

Mouffe frissonna. La voix de Sophie tomba dans le silence :

« Aide-moi, Hervé. »

Elle essayait de faire tourner dans une serrure rouillée une énorme clé. Hervé poussa de l'épaule la porte qui s'ouvrit lentement en grinçant sur ses gonds :

« LA SALLE DU DIABLE », dit Sophie.

D'abord, ils ne virent rien. Ils entendirent un vol d'oiseaux et

l'aboïement d'Esmeralda. Eblouis par le soleil qui illuminait cette salle, ils clignaient des yeux. Mais, peu à peu, s'habituant à la lumière, ils distinguèrent les oiseaux qui, affolés, battaient des ailes, avant de prendre leur envol pour s'enfuir droit vers le ciel.

A cet étage du donjon, sous les combles, on voyait ce qui, d'en bas, se remarquait à peine : la charpente et la toiture en ruine servant de refuge aux hirondelles, aux corneilles, aux pigeons.

Une moitié du toit pointu manquait, le reste s'effritait. Les ardoises disjointes laissaient filtrer le soleil qui, du côté de l'est, entraît à plein, dorant la pierre grise.

Cette « salle du Diable » avait les mêmes proportions que l'atelier de Mme d'Olnay. Mais la pièce paraissait plus vaste car elle était vide. Totalement vide. Sophie mena les garçons vers la cheminée placée, comme celle de l'atelier, à l'opposé de la porte. Quelle différence entre l'austère sobriété d'en bas et l'extraordinaire décoration qu'on découvrait ici !...

Une dalle de marbre blanc constituait le dessus de la cheminée que supportaient deux jambages qui semblaient jaillir du sol en gerbe de plantes grimpantes. Fleurs et feuillages se mêlaient dans un entrelacs finement sculpté, qui grimpait encore au-dessus de la cheminée... Fougères, liserons, rinceaux de marbre envahissaient le mur pour encadrer de leur exubérance un médaillon ovale.

Dans le médaillon était sculpté un profil de jeune fille.

Hervé n'en détachait pas les yeux.

« Sophie », dit-il soudain...

Il la regarda.

« Tu as raison ! » s'écria tout à coup Mouffe.

Il restait ahuri, comme Hervé, le regard rivé sur Sophie.

« De quoi parles-tu ? demanda Tintin éberlué.

— Enfin quoi ! c'est frappant ! lança encore Mouffe. Tu ne remarques rien ? Je suis d'accord avec Hervé, c'est fantastique.

— Mais quoi, à la fin ? » cria Tintin qui commençait à s'énervier.

Hervé prit Sophie par la main et la plaça de profil devant la cheminée, sous le médaillon.

« Alors ? demanda-t-il à Tintin. Tu ne vois toujours rien ?

— Ah !... » fit le rouquin dans un soupir.

Il ouvrait des yeux ronds qui allaient de Sophie au médaillon et du médaillon à Sophie. Elle souriait.

« Ça frappe tout le monde, dit-elle, j'ai l'habitude. Mon profil est exactement celui de Claire de Bolans. C'est elle qui est représentée dans ce médaillon. Elle est née... en 1455 c'est-à-dire à peu près cinq cents ans avant moi.

— Incroyable ! murmura Hervé. J'aurais juré que c'était toi. Et d'où était-elle originaire cette... Claire de Bolans ?

— D'Orchy, répondit calmement Sophie. Comme moi. »

Cette fois, les trois garçons restèrent muets jusqu'au moment où Mouffe émit l'un de ces sifflements que savait si bien traduire son inséparable aux cheveux roux, l'ami Tintin :

« D'accord avec toi, affirma celui-ci. Sophie est sûrement une descendante de la famille de Bolans.

— J'aimerais bien, dit Sophie. Vous comprendrez pourquoi plus tard. Mais rien ne le prouve. Mon père a fait toutes les recherches possibles, ça l'amusait. Mes grands-parents habitent toujours Orchy – nous irons les voir bientôt, j'ai hâte de les embrasser –, ils se sont cassé la tête dès qu'ils ont constaté cette ressemblance entre le profil du médaillon et le mien. Mon frère Charles s'y est mis lui aussi, mais personne n'a rien trouvé de positif. Nous sommes peut-être des descendants des Bolans et peut-être pas... J'aimerais savoir je l'avoue. J'aimerais savoir à cause de... »

Elle hésitait.

« A cause de quoi ? insista Mouffe.

— A cause de la légende. Mais d'abord, il faut que je vous parle du mystère que cache cette forteresse. »





CHAPITRE VI

LE MANUSCRIT DE GUILLAUME D'OLNAY

« MESSEIGNEURS, *vous plaî-t-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ?* »

Les garçons, un peu saisis, découvraient une Sophie nouvelle.

« Ne faites pas cette tête-là, reprit-elle doucement. Cette phrase est le début d'un manuscrit que je connais presque par cœur. C'est la terrible histoire de Claire de Bolans et de Hugues d'Olnay racontée par son frère Guillaume.

— Le frère d'Hugues ?

— Oui. Voulez-vous la connaître ?

— Vas-y », dit Mouffe s'asseyant par terre.

Hervé en fit autant. La grande Esmeralda, lasse de courir après les oiseaux qui s'envolaient sous son nez pour se réfugier dans le ciel ou se percher sur les poutres de la charpente, s'étala sur le flanc, haletante, une langue humide sortant de sa gueule noire. Tintin et Sophie s'installèrent contre elle. Alors Esmeralda agita faiblement le panache de sa queue, puis elle ferma les yeux...

Sophie commençait à raconter :

« Nous sommes en 1472 sous le règne du roi Louis XI. C'est la guerre. Le roi de France lutte contre le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui vient d'envahir la Picardie.

« Or, la forteresse d'Olnay est en Picardie, juste à la frontière. A

trois kilomètres de là, en Artois, se trouve la forteresse d'Orchy.

— Qui n'existe plus, interrompit Hervé.

— Non, elle a été démolie beaucoup plus tard. Pour le moment nous en sommes au roi Louis XI et au duc de Bourgogne Charles le Téméraire. Ils se haïssent et se battent, car l'Artois appartient au duc, et la Picardie au roi, qui n'est pas content du tout de voir le duc Charles entrer chez lui. Les grands seigneurs de la région se haïssent et se battent aussi, car, en Artois, ils sont du parti bourguignon et, en Picardie, du parti du roi de France. Ça va mal.

« A Orchy, le seigneur de Bolans est donc l'ami de Charles le Téméraire ; il hait la famille d'Olnay qui est picarde et reste fidèle au roi de France. C'est ici que commence le drame... en 1472, Hugues d'Olnay entre dans sa vingtième année quand il tombe éperdument amoureux de Claire de Bolans qui vient d'avoir dix-sept ans. C'est un peu l'histoire de Roméo et Juliette : pas question de les marier, leurs familles sont ennemies.

« D'ailleurs, Hugues doit partir en guerre car son père et son frère aîné sont déjà morts pour le roi de France et son plus jeune frère n'a que douze ans.

« Claire de Bolans, elle, a perdu un frère au combat, mais son père est toujours en vie et se bat pour le duc de Bourgogne.

« Un soir du mois de mai, le seigneur de Bolans revient chez lui à Orchy. Le lendemain à l'aube, alors que la brume est encore dense sur les marais, Hugues enfourche son meilleur cheval, fait baisser le pont-levis et galope chez son ennemi. Il porte en croupe son jeune frère Guillaume qui se présente aux gens d'armes du seigneur de Bolans, devant la poterne. Guillaume n'est qu'un enfant, on lui accorde audience. Il demande au seigneur de Bolans de bien vouloir recevoir son frère Hugues qui se meurt d'amour pour Claire.

« Messire de Bolans consent à voir Hugues, qui se jette à ses genoux et lui parle longuement de paix entre les deux familles. Il supplie Armand de Bolans de lui accorder la main de Claire.

« Rien à faire. Pour toute réponse, messire de Bolans tend à Hugues une lettre cachetée, puis il le fait jeter dehors ainsi que son jeune frère, et lâche les chiens sur eux.

« Revenu à Olnay, Hugues décachette la lettre. Elle est de Claire dont il reconnaît l'écriture. La jeune fille lui annonce qu'elle va bientôt épouser un seigneur du parti de Bourgogne.

« Hugues ignore que cette lettre a été écrite sous la menace, dans un cachot où le seigneur de Bolans a fait enfermer sa fille. Et à Olnay, durant trois jours et trois nuits, il ne mange, ni ne boit, ni ne dort. Le quatrième jour, Hugues réunit ses pages, ses écuyers, ses gentilshommes et les charge de battre la campagne afin de trouver, où qu'ils soient, les amis qu'il désire inviter à une grande fête.

« En ce début de la Renaissance, bien que la guerre sévisse, beaucoup de jeunes gens, nobles ou manants, aiment les arts. Hugues lui-même est un artiste que l'on dit de grand talent ; on l'appelle Hugues l'imagier car il taille le marbre, la pierre et le bois.

« Donc, voici les messagers d'Hugues d'Olnay parcourant la Picardie à la recherche de trouvères et de baladins, de poètes, de musiciens, de peintres et de sculpteurs. Aucun n'a plus de vingt-cinq ans, tous sont artistes.

« Bien que le pays soit envahi et malgré les hommes d'armes de Charles le Téméraire, ils sont plus de trente à venir : Roland le poète, Olivier le manant dont la musique est si belle, Renaud, le peintre, qui sait faire un jardin d'un plafond, François, Orland, Osmond et bien d'autres...

« Ils arrivent le jour convenu, au soir tombant. Les musiciens avec leurs luths, leurs cithares, leurs flûtes ou leurs harpes ; les poètes du rêve plein la tête. Beaucoup sont accompagnés de jeunes filles. Ils plaisantent et rient en grimpant l'escalier du donjon. C'est là, sous les combles, dans la pièce où nous sommes actuellement, qu'Hugues d'Olnay et son frère Guillaume les attendent.

« Hugues a fait préparer un festin. De quoi manger et boire toute la nuit. Boire, surtout, car Hugues veut oublier Claire.

« Lorsque tout le monde est réuni, il crie :

« Que la fête commence ! Je lève mon verre à la santé de la fille qui m'a trahi. Venez, mes belles, amusons-nous. Buvez, mes amis, buvez beaucoup. Je vais partir en guerre et, si je meurs, je veux avoir ri, au moins toute une nuit. »

« Au début, tout se passe bien. La musique est belle, on danse... mais on boit trop de vin. Impossible d'épuiser les tonneaux, pages et écuyers en rapportent toujours. La fête tourne à la beuverie.

« Alors, un vieux serviteur saisit la main de Guillaume et lui dit :

« Venez, messire, ceci n'est pas pour vous. Vous êtes trop jeune pour voir pareille folie. Laissez-les s'enivrer à leur aise, mais sans vous. Qu'est-ce que votre frère a donc dans la tête ? Faut-il qu'il perde la raison pour oublier cette petite pimbêche de Bolans ?

« — Il ne l'oubliera jamais, dit Guillaume les larmes aux yeux. Il l'aime trop, il est malheureux. »

« A minuit, de beuverie, la fête tourne à l'orgie. En bas, les hommes d'armes gardiens de la poterne somnolent et Guillaume dort d'un sommeil agité dans un coin, près d'eux. Il n'a pas voulu aller se coucher dans son lit. Quelque chose l'épouvante, une sorte de pressentiment. Il fait un cauchemar affreux qui le réveille et tout à coup, là, devant lui, de l'autre côté des douves, il voit un pèlerin, seul, vêtu d'une robe de bure...

« Le malheureux demande asile. Il doit être sourd et muet car il

ne parle pas mais il tend ses mains jointes dans un geste de supplication.

« Abaissez le pont-levis, ordonne Guillaume, je veux que cet homme mange et dorme ici.

« — N'y songez pas, messire, s'écrie l'un des hommes d'armes. Ce ne peut être, à cette heure, que trahison. Encore un mauvais coup des Bourguignons ! Si nous abaissons le pont-levis, le mendiant entrera, mais derrière lui une armée de cavaliers et d'archers. Allons, messire Guillaume, dormez. Ce pèlerin en fera autant, dehors, et nous lui ouvrirons la porte demain, au grand jour. »

« Guillaume ne l'entend pas de cette oreille. Il fait signe au pèlerin d'attendre et, aussi vite qu'il le peut, il court vers le donjon. Il grimpe à toute allure l'escalier jusqu'à cette salle où a lieu la fête.

« Il trouve son frère et les autres tellement pris de boisson qu'ils sont sourds à toute explication. Guillaume — un entêté, comme vous voyez ! — se pend au bras d'Hugues, il hurle à son oreille :

« Un mendiant demande asile, je veux qu'on lui ouvre, je le VEUX !

« — Il le VEUT ! répète Hugues éclatant d'un grand rire. Ecoutez-le ! Peste ! mon frère, quelle énergie ! As-tu donc la passion des chiens errants ? Alors qu'on ouvre à celui-là puisque tu le VEUX. Que m'importe !

« — Personne ne m'obéit.

« — On m'obéira, à moi. »

« Hugues, titubant, se dirige vers une fenêtre... Celle-ci, tu vois, explique Sophie tendant le bras vers une ouverture béante dont vitres et boiseries sont cassées.

— Ça donne sur les douves ? demande Hervé.

— Va voir », conseille Sophie.

Mouffe, Tintin, Hervé, allèrent se pencher à l'appui de la fenêtre. Au grand soleil, ils voyaient l'eau sombre des douves, le mur d'enceinte autour des bâtiments de la ferme et, au loin, la poterne d'entrée. Sophie les rejoignit.

« Imaginez la nuit, dit-elle... Il était plus de minuit et voilà Hugues d'Olnay hurlant d'ici :

« Ouvrez au vieillard, bonnes gens, mon frère le veut ! Qu'il monte boire et manger. S'il est moine c'est encore mieux car nous avons grand besoin de prières, ici. »

« Là-dessus, saisissant une fille par la taille, il se met à danser. Comme un ours. Il est complètement ivre. Les gens d'armes abaissent le pont-levis et le pèlerin entre. Seul. Ce n'était pas un guet-apens.

« Guillaume dégringole l'escalier du donjon plus vite qu'il ne l'a monté et court au-devant de l'inconnu dont la tête est couverte d'un capuchon. Impossible de voir son visage. Il ne parle pas mais lorsque

Guillaume lui demande de le suivre et lui annonce qu'il le mène auprès d'Hugues, son frère, le mendiant se hâte, il court... Il ne doit pas être bien vieux !

« Dans l'escalier, Guillaume lui prend la main. Une main très petite, ce qui étonne le jeune garçon :

« Pourquoi te caches-tu sous un capuchon, pèlerin ? demande-t-il. Qui es-tu ? Tu ne parais guère plus âgé que moi. N'es-tu qu'un moinillon affamé ? »

« Le pèlerin ne répond rien et Guillaume n'insiste pas. Ils parviennent en haut. La porte de la salle de fête est grande ouverte... On crie, on braille plutôt. La musique, si belle tout à l'heure, est devenue discordante : les musiciens ivres écorchent les notes et nul ne sait plus se servir de son instrument. Le pèlerin s'est arrêté.

« Entre, mendiant, crie Hugues. Ote ton capuchon qu'on voie ta figure. Parle, surtout. Chante, danse, prie, fais ce que tu voudras mais ne reste pas planté là. »

« Le pèlerin cache ses mains dans ses manches et retient sur son visage la bure que deux ou trois fêtards veulent lui arracher. C'est alors que Guillaume remarque deux trous dans le capuchon. Deux trous qui permettent au mendiant de voir... et ce qu'il regarde, c'est Hugues entouré de jolies filles ; l'une lui caresse les cheveux, l'autre ne cesse de l'embrasser.

« Guillaume aperçoit des larmes dans les yeux du pèlerin. Hélas, il ne peut empêcher qu'on le bouscule, qu'on le bafoue, qu'on se moque de lui. On le traîne au milieu de la salle, on se le jette de l'un à l'autre jusqu'au moment où Hugues, furieux, l'empoigne, le conduit vers la porte et le poussant dans l'escalier, il crie :

« Va-t'en ailleurs, pauvre loque, tu n'es ni gai ni heureux, et moi, j'ai grande envie de m'amuser. »

Sophie cessa un instant de parler. Son regard se posa sur le médaillon, là-bas, au-dessus de la cheminée, puis il revint à Hervé et aux deux autres.

« Vous avez vu l'escalier, dit-elle. Il est en pierre, les marches sont raides... Le pèlerin est parti la tête la première, il a basculé puis il est resté immobile. Mort. La nuque brisée. Son capuchon a glissé et Guillaume qui avait couru s'agenouiller près de lui a vu de longs cheveux blonds...

« Il a appelé au secours mais il était trop tard, et d'ailleurs, parmi les fêtards, personne ne l'entend. Des hommes d'armes sont accourus et Guillaume qui pleurait leur a dit :

« C'est Claire de Bolans. Claire qui s'est enfuie de chez son père pour l'amour de mon frère. Montrez-lui ce qu'il a fait d'elle. »

« Alors, l'un des hommes d'armes a pris la jeune fille dans ses bras. Sous la bure, Claire portait une robe blanche. C'est ainsi qu'elle

est entrée de nouveau dans la salle de fête : morte. Ses longs cheveux balayaient presque le sol et Guillaume pleurait.

« Hugues, lorsqu'il vit cela, demeura immobile. Même ivres, les autres se taisaient. C'est tout juste s'ils osaient respirer.

« Dans le silence, on a entendu la voix d'Hugues d'Olnay... une voix si basse que personne ne la reconnaissait plus. Il a dit :

« Partez tous. Laissez-moi. »

« Lentement, les invités mal remis de leur beuverie, les uns soutenant les autres, sont partis. Seul Guillaume est resté auprès de l'homme qui portait Claire. Une nappe couvrait la table, Hugues en a tiré un coin et, d'un seul coup, il a dégagé le bois. Dans un grand bruit se sont répandus sur le sol les restes du festin, les timbales d'argent, le vin qui coulait comme du sang ; l'homme d'arme a allongé Claire sur le bois nu ainsi que le lui ordonnait Hugues. Ensuite...

« Ensuite, Hugues a donné d'autres ordres. Il a demandé qu'on aille chercher le marbrier et qu'on le ramène à Olnay avant l'aube. Lorsque cet homme est arrivé, Hugues lui a commandé deux blocs de marbre blanc. Les plus beaux qui puissent exister.



Sous sa bure, Claire portait une robe blanche...

« Le coq chantait, quand le jeune seigneur d'Olnay a pris Claire dans ses bras et l'a portée dans la plus grande salle de la forteresse, celle des gardes. Il lui a fait rendre les honneurs comme si elle avait été son épouse. Il l'a couchée dans un cercueil d'or et de plomb que dix écuyers ont porté au cœur de la chapelle. Le chapelain a prononcé l'oraison funèbre.

« Ensuite, Hugues choisit trois de ses plus fidèles écuyers. Avec eux il porta le cercueil en un lieu secret de la forteresse. Seul Guillaume les accompagnait faisant office de page.

— Un lieu secret ! répéta Hervé. On sait tout de même, je suppose, où se trouve Claire ?

— Non, répondit Sophie... C'est le mystère du château d'Olnay.

— Hugues, Guillaume et les trois écuyers l'ont su, fit remarquer Tintin.

— Mais ils ont gardé leur secret, dit Sophie. Comme beaucoup d'autres. Laissez-moi aller jusqu'au bout... Les jours suivants, Hugues, dévoré de fièvre et à demi fou, a appris que Claire de Bolans s'était enfuie de la forteresse d'Orchy grâce à la complicité de sa nourrice. Cette pauvre femme est venue le trouver, elle lui a raconté toutes les souffrances qu'avait endurées Claire pour la seule raison qu'elle aimait le jeune seigneur d'Olnay et qu'elle refusait d'en épouser un autre. La nourrice a beaucoup pleuré puis elle est repartie en maudissant Hugues. Elle a dit que ni lui ni aucun de ses descendants ne trouveraient la vraie paix et le bonheur avant qu'un membre de la famille de Bolans ne lui pardonne son crime. Elle a crié :

« Que le Diable vous emporte, messire « Hugues ! »

« Et désormais, on a appelé la pièce où nous sommes « la salle du Diable ».

— Que c'est triste ! » s'écria Mouffe.

Sophie hocha la tête :

« C'est « un beau conte d'amour et de mort »... La plus belle histoire que je connaisse mais aussi la plus terrible.

« Donc, à dater de cette nuit funeste, Hugues vit comme un somnambule, ne mangeant, ne buvant, ne dormant presque pas, jusqu'au jour où se présente devant la poterne le marbrier avec une charrette contenant les deux blocs de marbre blanc venus d'Italie.

« On abaisse le pont-levis, on fait entrer charrette et marbrier. Hugues ordonne que le plus petit des blocs soit monté ici, dans la « salle du Diable ». Une quinzaine d'hommes se chargent du travail.

« Pour le plus gros bloc, Hugues guide les hommes jusqu'au lieu secret où se trouve la sépulture de Claire.

— De moins en moins secret ! fit remarquer Tintin.

— Ces hommes ont juré de se taire, reprit Sophie, et il faut croire

qu'ils ont tenu parole. Bref, lorsque le travail est accompli, Hugues demande qu'on fasse des réserves de nourriture dans la forteresse comme pour un siège.

« Mais, dit-il, ce ne sera que pour mon frère et « moi car, avant demain, je veux que tout le « monde, ici, nous ait quittés. »

« Il réunit dans la cour ses hommes d'armes, ses gardes, ses écuyers, ses gentilshommes, ses servantes et serviteurs, ses pages et le chapelain. Il a ouvert des armoires, des coffres, il distribue à chacun de l'or, des vêtements, de l'argenterie. Mais il fait jurer à chacun de revenir à Olnay au matin du 125^e jour à compter d'aujourd'hui et de rester fidèle à son frère Guillaume. Tout le monde jure, puis s'en va.

« A la nuit tombée, la forteresse est déserte.

« Hugues, aidé de son jeune frère, relève le pont-levis qui ne s'abaissera pas avant plus de quatre mois. Durant ces jours, ces semaines, Hugues travaille comme un forcené, taillant, polissant le marbre jusqu'à épuisement.

« Pour commencer, il fait ceci... »

Sophie montra la cheminée.

« Ensuite, il s'est enfermé dans ce lieu inconnu où repose Claire et il a travaillé le grand bloc.

« Quand il eut terminé ce qu'il voulait faire, il était devenu, dit Guillaume, d'une maigreur extrême, il ne restait de lui que les muscles et les os. Il a jeté sur ses épaules le manteau de pèlerin que portait Claire la nuit du drame et il a embrassé son frère :

« Te voici seigneur d'Olnay, Guillaume, a-t-il dit. Je te laisse assez d'or et d'argent pour prendre le temps de devenir un homme. Bientôt nos gens seront là de nouveau, ils auront soin de toi. Sois bon et juste envers eux. En ce qui me concerne, dis-leur que je suis mort. C'est tout. A toi, je dois la vérité : tu ne me reverras jamais mais je vivrai, il le faut, pour expier mon crime. Adieu, Guillaume, tu connais le lieu où repose Claire mais je veux qu'il demeure secret. Quelle repose en paix à Olnay... Jure-moi de te taire. »

« Guillaume a juré. Puis, avec son frère, il a abaissé le pont-levis. C'était l'aube du 125^e jour. Déjà, quelques silhouettes de cavaliers, quelques hommes à pied approchaient de la forteresse : les premiers fidèles d'Olnay revenaient. Aucun ne remarqua ce pèlerin qui prenait le chemin des marais et se fondait dans la brume. Seul, Guillaume le suivit des yeux. Puis, au premier écuyer qui passa le pont, il dit :

« Je suis heureux de vous revoir, maître Renaud de Beauregard, soyez le bienvenu. Je vous remercie d'avoir tenu parole et vous ordonne d'entrer en la forteresse car je suis le nouveau seigneur d'Olnay. »

« Ici se termine le manuscrit écrit en l'an 1493 par messire Guillaume d'Olnay alors âgé de trente-quatre ans. Il s'était marié, il

avait trois petits garçons. Il a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

— Ouf ! s'écria Mouffe. Bravo ! Ça finit plutôt bien. La nourrice s'était trompée avec ses prédictions de malheur.

— Non, murmura Sophie. Il y a vraiment une malédiction sur la famille d'Olnay. Ils ont toujours des coups durs.

— Bof ! fit Tintin, tout le monde en a ! »

Sa bonne humeur et son accent parisien avaient quelque chose de réconfortant. Sophie éclata de rire.

« Moi, conclut-elle, ce qui me remonterait le moral, c'est un verre d'eau. J'ai tant parlé que j'ai la bouche sèche. On descend ? »





CHAPITRE VII

LES GRANDS-PARENTS D'ORCHY

Il N'ÉTAIT pas encore midi et l'échafaudage atteignait presque les fenêtres de l'atelier.

« Charles ! cria Sophie. Tu as besoin de nous ? – Pas pour l'instant. »

Il travaillait en haut, perché sur la dernière planche.

« Ça ne t'ennuie pas qu'on aille déjeuner à Orchy ?

— Bien sûr que non ! Embrasse les grands-parents pour moi, dis-leur que je viendrai ce soir.

— O.K. On peut emprunter des bicyclettes ?

— Ouais ! répondit Achille sans consulter les autres. On a décidé que jusqu'à la fin du chantier tout appartient à tout le monde. C'est plus simple. Et la chienne ? Elle va courir derrière vous par cette chaleur ?

— Elle fera ce qu'elle voudra, lança Hervé enfourchant le premier vélo à sa portée. Un plongeon dans les douves, peut-être ! Regarde-la... »

Cramponnée des quatre pattes à la passerelle, Esmeralda tendait le cou vers l'eau noire, les oreilles lui tombant jusqu'à la truffe. Tout à

coup, plouf ! Elle sauta. Tintin éclata de rire.

« Jamais elle ne pourra remonter, cria Charles d'en haut.

— T'inquiète pas ! hurla Mouffe pédalant déjà derrière Sophie.

— Et si elle vous cherche ? vociféra Achille plein de mansuétude pour la chienne transformée en loutre.

— Si elle nous cherche, elle nous trouvera, répondit Hervé, elle marche au radar. Allez, salut, à bientôt ! »

Tintin, bon dernier, empoigna une bicyclette de fille, jaune citron. Ses jambes nues et maigres le faisaient ressembler à une sauterelle.

« Hé ! cria-t-il, Attendez ! Je n'ai rien d'une fusée, moi. »

Hervé pédalait devant et Sophie le suivait de près.

« A droite ! cria-t-elle alors qu'ils approchaient d'Orchy. Traverse le pont et continue sous les arbres !

— Et puis quoi encore ? gémit Mouffe. C'est du rodéo, du cross ou du looping ?

— C'est « le chemin des grandes pâtures » ! lança Sophie sans se retourner.

— Tu ne pourrais pas ralentir un peu l'allure ? Mon copain va piquer une tête dans la rivière. Au fait, c'est quoi, comme rivière ?

— La Gâche.

— Tintin ! hurla Mouffe. Ne dégringole pas dans la Gâche, tiens le guidon ! Non ! pas de travers... Oh là là, il y va tout droit !

— J'y vais exprès, clama Tintin, j'ai trop chaud ! »

Il riait comme les trois autres qui le virent s'étaler dans les dix centimètres d'eau de ce ruisseau, la bicyclette jaune jetée sur la berge.

« Ah ! que c'est bon ! Et frais ! On en boirait.

— Ne fais pas l'idiot, s'affola Sophie.

— Pourquoi, c'est pollué ?

— Autant que la Seine au pont de l'Alma.

— Quelle époque ! » s'exclama Tintin.

Il s'abstint de boire mais ils pataugèrent tous les quatre, heureux de se rafraîchir. Mouffe pointa le bras vers une file d'habitations qu'on devinait au bout du chemin.

« C'est ça, Orchy ?

— Oui, dit Sophie. Mes grands-parents habitent la première maison, celle qui est en brique rouge.

— Elles sont toutes en brique rouge », fit remarquer Hervé.

En voyant l'air navré de Sophie, il ajouta en hâte que la brique n'était pas vilaine au soleil.

« Belle ou laide, murmura Sophie, je l'aime. »

Hervé, lui aussi, se prenait à aimer ce pays plat, ses arbres et ses pâtures, le damier de ses cultures, la brique de ses maisons, son ciel de perle se perdant dans les brumes du marais. Était-ce à cause de cette fille aux jambes longues dont le regard fixé sur le clocher d'Orchy se

noyait de tendresse ?

« Viens », lui dit-il.

Il l'entraîna au sec sur la berge. L'herbe était douce et fraîche aux pieds.

« Ton pays ressemble à la mer. Il est infini comme elle. »

Sophie le remercia d'un sourire ; elle appréciait le compliment à sa valeur. Mouffe et Tintin les contemplaient, Tintin ruisselant de la tête aux pieds et hilare :

« Alors naviguons, dit-il. Je meurs de faim et je claque des dents. »

Sophie éclata de rire, ils enfourchèrent de nouveau leurs bicyclettes et firent la course dans le chemin des pâtures jusqu'à la maison de brique rouge.

Elle avait une porte et des volets de bois verni, par les fenêtres ouvertes, on apercevait un intérieur propre, confortable. La table ronde bien encaustiquée, le plancher brillant, les fauteuils et le canapé recouverts de chintz à fleurettes. Un chat tigré dormait au soleil. Une vieille dame aussi soignée que sa maison épluchait des légumes dans la cuisine.

« Féli ! appela Sophie.

— Enfin ! » s'écria la grand-mère.

Elle accourait pour ouvrir la porte, le visage tout plissé de bonheur. Cheveux blonds et cheveux blancs se mêlèrent dans un même élan.

« Ah, que tu es pâlotte, ma chérie ! Quelle idée de vivre à Paris. Tu viens déjeuner, j'espère, avec tes amis ? Entrez donc, jeunes gens, mais attention à mon parquet. Où avez-vous été patauger ? Mon Dieu ! ces pieds mouillés ! Prenez les patins. J'ai un bon civet, heureusement, il y en aura pour tout le monde. Et Charles ? Où est Charles ?

— Il viendra ce soir ? »

Sophie riait du déluge de paroles que déversait sa grand-mère poussant les garçons vers les fauteuils de chintz, oubliant leurs pieds boueux. Seul Hervé était parvenu à s'emparer des deux carrés de feutre et glissait timidement les pieds sur le parquet luisant. Les deux autres jetaient des regards désolés sur les traces qu'ils y laissaient.

« Hervé, le Breton, présenta Sophie. Mouffe de la rue Mouffetard, et Tintin le rouquin. Il est de Montmartre. Où est grand-père ?

— Dans le jardin, évidemment, où veux-tu qu'il soit ? Il bine ses fraisiers avec Aurélie qui lui tient compagnie. Allez leur dire bonjour pendant que je mets à cuire mes légumes. Ah ! ma Sophie ! Tu as encore grandi depuis Noël mais tu n'engrasses pas. J'avais pourtant bien dit à ton père qu'il fallait te faire manger. Et ta maman ? Comment va-t-elle ? Elle devrait te beurrer des tartines à longueur de

journée. Ma parole, tu montes en graine comme ce gamin à cheveux rouges. Comment as-tu dit qu'il s'appelait ? Tintin ? Et celui-là ? Mouffe ? Trop maigre, lui aussi. Venez déjeuner ici tous les jours, je vous engraisserai, moi. Et Hervé... Ah, ah ! le marin, pas vrai ? Toi, au moins, tu es solide. Allons, débarrassez-moi le plancher que j'y voie clair. Allez voir grand-père. Parlez bien fort, il devient dur d'oreille, le pauvre. »

Impossible de placer un mot, elle les poussait maintenant dans les petits pois tandis qu'un vieux cocker roux, tout gras, frétillait aux pieds de Sophie.

« As-tu vu Aurélie ? Une vraie saucisse ! Elle ne chasse plus, c'est pour ça, et gourmande ! plus que jamais. Bon ! je bavarde, je bavarde et j'ai à faire. Courez vite. »

Ils coururent dans les petits pois, puis les haricots. Mouffe prit tout de même le temps de chuchoter :

« Comment appelles-tu ta grand-mère ?

— Féli ! Elle s'appelle Félicité. C'est Charles qui a inventé ce surnom quand il était tout petit, c'est resté. Grand-père ! » hurla-t-elle.

Se tenant les reins, le vieux monsieur se redressa. Son visage bruni, crevasé de mille rides, ressemblait à la terre de son jardin. Sophie se pendit à son cou.

« Hé là ! m'tiote, fit-il, tu m'étouffes ! »

Il avait l'accent du Nord et la coquetterie d'y ajouter quelques mots de patois pour bien prouver qu'il était « d'che Nord », né à Orchy en Artois.

A table, devant le civet de lapin que Tintin appréciait à sa valeur (il en reprenait pour la troisième fois), Sophie en revint à l'énigme de la forteresse :

« Où pourrait bien se trouver la sépulture de Claire ? Qu'en penses-tu, Féli ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Elle n'existe peut-être pas, ni l'œuvre de marbre blanc, dit Mouffe toujours sceptique.

— Tu as pourtant vu la cheminée et le médaillon, lança Sophie l'air fâché. C'est réel, c'est visible ! alors pourquoi Guillaume d'Olnay aurait-il menti pour le reste ?

— Tu es sûre que le manuscrit est authentique ? » insista Mouffe.

Sophie s'exaspérait :

« Il a été expertisé par un tas de spécialistes. Il est de la main de Guillaume d'Olnay.

— Qu'est-ce qui le prouve ?

— Vraiment, Mouffe, s'écria Sophie, faut-il te donner tous les détails ?

— Allons, coupa gaiement la grand-mère, ne vous disputez pas.

Tu as la manie de ne jamais aller jusqu'au bout de tes explications, Sophie. Commençons par le commencement : le manuscrit de Guillaume d'Olnay a été découvert par Bertrand d'Olnay, le père d'Aymeric, qui faisait aménager une salle de bain dans la tour carrée. En installant des canalisations, les plombiers sont tombés sur une petite pièce dont on ignorait l'existence ; elle avait été murée on ne sait trop à quelle époque... du temps de Guillaume d'Olnay lui-même probablement. Le manuscrit s'y trouvait.



— Mais alors, s'écria Hervé, il y a peut-être beaucoup d'autres endroits secrets dans la forteresse, est-ce que le père d'Aymeric les a cherchés ?

— Il a cherché toute sa vie, affirma le grand-père de Sophie, et moi avec lui. Nous étions très amis. Nous avons exploré la forteresse de fond en comble, sondé les murs. Lui, du matin au soir. Moi, de temps en temps. Je n'avais pas que ça à faire ! Pourtant, Bertrand d'Olnay n'a jamais rien trouvé de plus que cette petite pièce de la tour carrée.

— Par-dessus le marché, ajouta Féli, il avait tant pensé, rêvé, imaginé ce qu'il espérait découvrir qu'il s'occupait très mal de ses affaires. C'est pourquoi il s'est ruiné.

— C'est surtout, lança avec force le grand-père, parce qu'il a eu le malheur d'avoir pour notaire cette crapule de Jacques Salvin. »

Sophie éclata de rire :

« Voilà grand-père reparti pour son éternelle bataille, s'écria-t-elle. L'ennemi, c'est Jacques Salvin. Pourtant, vous avez joué ensemble à la marelle quand vous étiez petits, je te l'ai assez entendu répéter.

— Hé oui ! reconnut le grand-père. Jacques était un ami

d'enfance, et c'est pourquoi j'ose le traiter de crapule. Ne me mettez pas sur ce sujet, je deviens féroce.

— Féroce est le mot », dit Féli en souriant.

Elle servit à son mari un peu de vin blanc qu'il but d'un air furieux. Il ne décolerait pas.

« Allons, reprit Féli, calme-toi. Tu connais mon avis sur la question : je crois que tu exagères. Mais revenons aux documents trouvés dans la petite pièce murée de la tour carrée. Le manuscrit de Guillaume d'Olnay, très joliment relié de velours prune, a été comparé à d'autres papiers, à des lettres portant la signature de messire Guillaume. Tout cela a été épluché, je vous prie de le croire. C'est pourquoi on peut affirmer aujourd'hui que le manuscrit est bien de la main de Guillaume d'Olnay.

— Où est-il ? demanda Hervé.

— Le manuscrit ? Dans un coffre à la banque avec tous les textes découverts. Il est rare de mettre la main sur des documents aussi anciens, ils ont une grande valeur. Surtout pour la famille d'Olnay. C'est la seule chose, je pense, qu'ils garderont quoi qu'il arrive.

— Quoi qu'il arrive », répéta le grand-père d'un air sombre.

Sophie s'inquiéta :

« Ça va si mal que ça ?

— Aussi mal que possible. Dans quelques mois ils seront à la rue, sans un sou. La forteresse sera vendue comme le reste. »

Le grand-père paraissait bouleversé et ce fut Féli qui acheva :

« Le notaire a averti Mme d'Olnay que les dettes de la famille doivent être remboursées au mois de décembre de cette année, faute de quoi elle et ses enfants n'auront plus qu'à quitter le château. Et alors où iront-ils ? J'ai peur qu'ils refusent de s'en aller. Il faudra les expulser de force et, tel que je connais Aymeric, il est capable d'accueillir les gendarmes avec un fusil.

— Ça finira mal », dit le grand-père.

Il y avait tant de gravité dans sa voix qu'Hervé en ressentit un choc, comme Mouffe et Tintin, comme Sophie.

« C'est drôle, murmura-t-elle. Quand on voit Mme d'Olnay, Aymeric et Clara, on n'a pas du tout l'impression d'un drame en perspective. »

Féli hocha la tête :

« C'est vrai, dit-elle. Ils n'ont pas les pieds sur terre. Ils vivent au jour le jour. Mme d'Olnay en est arrivée à déchirer sans les lire les lettres qu'elle reçoit du notaire. Aymeric rêve... comme son père. Clara est la seule qui possède un peu de bon sens. C'est elle qui a eu l'idée de remettre en état la forteresse, d'organiser des visites payantes, mais je crains qu'il ne soit trop tard. »

Hervé paraissait ahuri :

« Je les croyais riches, la ferme a l'air prospère, les chevaux...

— Rien de tout cela n'appartient plus aux d'Olnay, expliqua Féli. Aymeric et Claire ne sont que des employés dans leur ancien domaine. On les paie pour s'occuper des chevaux et c'est avec ce salaire qu'ils vivent.

— S'ils en sont arrivés là, s'entêta le grand-père dont la voix tremblait de colère, c'est à cause de Jacques Salvin en qui Bertrand d'Olnay avait trop confiance. Il allait le trouver et lui empruntait de l'argent quand il en avait besoin. Salvin lui accordait tout ce qu'il voulait, mais il lui faisait signer des reconnaissances de dette. Peu après sa mort, tout est devenu clair : Salvin a convoqué Mme d'Olnay et l'a mise au courant de la situation. Belle situation en vérité ! J'ai conseillé à Anaïs d'Olnay de prendre un avocat, ce qu'elle a fait. Malheureusement, il n'y a aucune défense possible. Même la forteresse est hypothéquée. En somme, Salvin s'est servi de la confiance de son ami pour acquérir légalement tous ses biens. Moi, j'appelle cela une escroquerie.

— Est-ce qu'Aymeric et Clara sont au courant ? demanda Mouffe.

— Et comment ! Mais ils espèrent garder la forteresse. Ils s'imaginent, les innocents, qu'ils obtiendront de Salvin des délais de remboursement. Je dois dire, ajouta le grand-père, qu'ils ont un allié d'importance : le propre fils de Jacques Salvin ; Bernard est de leur âge, il les défend autant qu'il le peut auprès de son père.

— Il est avec nous sur le chantier, dit Sophie.

— C'est vrai ? s'écria Hervé. Lequel est-ce ?

— Un grand garçon brun avec des lunettes. Tu ne l'as pas remarqué ?

— Si, si, fit Tintin. Tout à l'heure, il était près de Charles en haut de l'échafaudage avec Aymeric. Il a une voiture, je crois, une petite Austin.

— C'est ça, dit Sophie.

— Un garçon sympathique, affirma le grand-père avec force, et le seul qui ait une chance d'attendrir son père. Il m'a juré de s'y employer. Je suis sûr qu'il tiendra parole. Mais Salvin est si dur en affaires qu'il est capable de se brouiller avec son fils plutôt que de céder.

— Une brute, quoi ! » conclut Mouffe.



CHAPITRE VIII

LA DISPARITION D'ESMERALDA

TOUT EN pédalant sur le chemin du retour, Sophie, Hervé, Mouffe et Tintin ne pensaient plus qu'aux problèmes de la famille d'Olnay.

« Je sens que je vais frotter la bonne épaule de Bernard Salvin », déclara Mouffe en résumé de ses réflexions.

Sophie appuyait sur les pédales sans même jeter un coup d'œil au paysage qu'elle adorait, la plaine et l'étoffe quadrillée de ses cultures. Enfermée dans ses pensées, elle restait muette. Soudain, elle tourna la tête, regarda Hervé qui roulait près d'elle... Une lueur d'enthousiasme dans les yeux, elle allait parler, mais finalement elle ne dit rien. Elle se borna à hausser les épaules.

« Qu'est-ce que tu allais dire ? demanda Hervé.

— Une bêtise.

— Dis-la tout de même.

— Imagine... commença Sophie pas très sûre d'elle, imagine que nous ayons la veine de découvrir la sépulture de Claire de Bolans, et donc une œuvre de marbre blanc datant du début de la Renaissance.

— Tu rêves ! fit Tintin qui avait entendu.

— Je rêve, oui. Si jamais nous trouvions ça, pourtant, ce serait une affaire sensationnelle qui ferait du bruit dans les journaux, une foule de gens viendraient au château par curiosité, pour voir l'œuvre d'Hugues d'Olnay. A 5 francs la visite, si 10 personnes venaient chaque jour et peut-être une centaine le dimanche – pourquoi pas ? – au bout de trois mois ça ferait... »

Mouffe éclata de rire :

« Le prix de la forteresse ? Vraiment « m'tiote » tu n'as pas les pieds sur terre toi non plus.

— Ce qu'elle dit n'est pas idiot, mais si ça existait, si on trouvait, si, si, si... avec des si on refait le monde, commenta Tintin.

— Et quand on ne fait rien, il ne se passe rien, clama Sophie au bord des larmes. Vous ne comprenez pas que j'adore Aymeric et Clara, j'éprouve une grande tendresse et beaucoup d'admiration pour Mme d'Olnay, je voudrais leur venir en aide.

— On comprend parfaitement, dit Hervé posant une main sur l'épaule de Sophie. On n'est ni insensibles ni bornés, mais il faut tout de même essayer d'être lucides ! M. d'Olnay a cherché toute sa vie, Aymeric et Clara toute la leur. Comment veux-tu que nous trouvions la sépulture de Claire comme ça, en quelques semaines ?

— Ce que ça peut être triste, les gens raisonnables », soupira Sophie.

Aucun des trois garçons ne parvint plus à obtenir d'elle le moindre mot ou le plus petit sourire jusqu'à la butte aux Vents. Là, Mouffe, qui pédalait en tête, freina si brusquement que les trois autres faillirent culbuter par-dessus lui et sa bicyclette.

« Regardez ! s'écria-t-il tendant le bras vers le château. Qu'est-ce qui se passe ? Que signifie tout ce ramdam ? Ils sont fous ou quoi ? »

On voyait grouiller le long des douves, comme des fourmis, toute la troupe des jeunes gens. Ils couraient, se penchaient, gesticulaient. De si loin on entendait même leurs appels.

« Ma parole, s'écria Hervé, ils cherchent Esmeralda ! Ils s'imaginent qu'elle s'est noyée ! »

Il éclata de rire à l'idée d'Esmeralda noyée, elle qui nageait comme un poisson. Tintin tendait l'oreille.

« Ils ont l'air inquiets, je te jure, dit-il. A ta place je ne prendrais pas ça si joyeusement, il est peut-être arrivé quelque chose à ta chienne. »

Hervé enfourcha sa bicyclette et dévala la pente de la butte à toute allure. Sophie, Mouffe et Tintin avaient beaucoup de mal à le suivre. Haletants, ils le rejoignirent alors qu'il abordait Achille Rousset et Bernard Salvin, tous deux tendant une longue perche à Aymeric qui avait embarqué à bord d'une sorte de bateau plat et pagayait dans les

douves. Les autres continuaient à courir le long de la berge entre les arbres ou se dirigeaient du côté des marais, hurlant le nom d'Esmeralda, sifflant, appelant.

« Ne vous faites pas de souci pour elle, dit Hervé. Ce n'est pas un chien, c'est un dauphin, il ne peut rien lui arriver dans l'eau. »

Achille essuya la sueur de son front.

« Tu en as de bonnes, fit-il. Elle plonge comme un sous-marin, aussi, et elle tient le coup sous l'eau pendant une heure ? On l'a vue disparaître mais elle n'a pas refait surface, figure-toi. C'est ce qui nous étonne un peu, imagine. »

A l'aide de la perche, Aymeric sondait l'eau sombre et Bernard Salvin raconta que, environ une heure avant, tout le monde déjeunait sur le ponce dans la cour. Mme d'Olnay s'amusait à observer Esmeralda qui ne se lassait pas de jouer, de nager dans les douves. Elle l'avait vue plonger et attendait sa réapparition... qui n'était jamais venue. Depuis on appelait la chienne sur tous les tons sans le moindre résultat.

« Merci de vous inquiéter pour elle, dit Hervé, mais il n'y a pas de quoi s'affoler. Elle nage sous l'eau très facilement, elle a dû reprendre son souffle à un endroit où Mme d'Olnay ne pouvait plus la voir et, pour le moment, je parie qu'elle patauge dans la rivière ou qu'elle a été tâter l'eau des marais, peut-être même celle de l'étang. Elle est comme ça, ma chienne, elle ne peut pas se passer d'eau.

— C'est ce que nous ont dit tes copains bretons, Alain et Catherine Le Bihan. Mais tout de même...

— Oui, tout de même, Hervé, répéta Sophie, Esmeralda ne disparaît jamais bien longtemps.

— Elle doit essayer de nous repérer, grogna Hervé sans s'émouvoir. Elle est à Orchy.

— Nous l'aurions rencontrée », affirma Mouffe.

Hervé n'éprouvait aucune inquiétude.

« Ne vous faites pas de souci, dit-il, elle reviendra.

— Bon, fit Achille, puisque tu le dis... »

Il appela Aymeric, rappela les autres à grands signes et, bientôt, le chantier reprenait son activité. Les échafaudages grimpaient de nouveau. Mme d'Olnay elle-même, rassurée, reprenait son travail dans l'atelier et les plus jeunes étaient chargés de nettoyer la cour et de ranger.

Vers cinq heures, Esmeralda n'était toujours pas revenue et Hervé commença à s'étonner.

Bernard Salvin partit en voiture à Fumes pour acheter de quoi dîner avec la collecte faite parmi ceux qui devaient demeurer au château. Lorsqu'il revint, toujours pas d'Esmeralda. A l'heure du repas non plus.

Ceux d'Orchy et de Fumes étaient rentrés chez eux, restaient les Bretons, les Parisiens, Bernard Salvin et la famille d'Olnay. A l'heure de dormir, n'y tenant plus, Sophie secoua le bras d'Hervé :

« Ecoute ! Fais quelque chose ! Tu sais bien qu'Esmeralda n'a pas l'habitude de partir tout un après-midi, c'est *ta* chienne, c'est toi que ça regarde, mais vraiment, je ne te comprends pas. »

Hervé se sentait beaucoup plus soucieux qu'il ne voulut le laisser paraître.

« Elle a le droit de se promener », dit-il.

En vérité, il dormit mal et au lever du jour, lorsqu'il constata qu'Esmeralda n'était pas couchée près de lui, il devint réellement inquiet. Sophie l'était encore plus, puisqu'il la trouva dans la cour, toute prête, alors que les autres filles n'avaient même pas encore ouvert un œil.

« Elle est revenue ? demanda-t-elle.

— Non. »

Sans un mot de plus, ils partirent ensemble. Ils parcoururent des kilomètres à bicyclette, longeant les marais, faisant le tour de l'étang. Ils roulaient dans une brume pâle qui donnait aux arbres des allures fantomatiques. Les roseaux, les fleurs prenaient ce reflet de perle que cherchait à reproduire Mme d'Olnay sur certaines de ses toiles. Mais ni Hervé ni Sophie, ce matin, n'étaient d'humeur à apprécier la douce sérénité, le mystère de ce paysage. Ils ne pensaient qu'à la mauvaise visibilité qui les empêchait de repérer Esmeralda... si elle était là. Ils en doutaient l'un et l'autre car Hervé sifflait, appelait, nul aboiement ne lui répondait, et Sophie savait comme lui qu'au son de cette voix Esmeralda accourait toujours.

Le soleil les réchauffait. lorsqu'ils parvinrent à Fumes. Puis ils allèrent jusqu'à Orchy, en interrogeant tous ceux qu'ils rencontraient sans le moindre résultat.

« Il vaut mieux rentrer, dit Hervé. De toute façon, on ne peut rien faire d'autre. Où peut-elle bien avoir été se balader, cette folle ?

— Si elle n'est pas revenue au château pendant que nous la cherchions que feras-tu ?

— Rien. On ne peut qu'attendre. Tu connais Esmeralda, elle sait ce que c'est qu'une route et des voitures, elle ne peut pas s'être faite écraser. Se noyer, pas question, impossible.

— Un coup de fusil d'un fermier furieux ? Ça peut arriver si elle est entrée dans un poulailler ou quelque chose du même genre. Ou bien un piège...

— Forte comme elle est, elle serait capable de se dégager. Quant au fermier furieux, ça me paraît un peu fort, tu ne crois pas ? On effraie un chien mais on ne le tue pas. Surtout qu'Esmeralda n'est pas féroce, loin de là.

— C'est vrai, dit Sophie. Je dis n'importe quoi. J'ai peur pour elle, maintenant.

— Moi aussi », avoua Hervé.

Ils revinrent au château, mais la chienne ne les y accueillit pas. L'architecte des Beaux-Arts venait d'arriver avec un jour de retard. Il distribuait à chacun les casques et autres systèmes de sécurité obligatoires sur un chantier. Mouffe et Tintin accoururent.

« Alors ? demanda Mouffe.

— Alors, rien. »

Hervé passa une main sur son front, il n'en pouvait plus. Il adorait sa chienne et l'idée qu'il lui soit arrivé quelque chose de vraiment grave, sans qu'il puisse l'aider, le martyrisait. Il était sûr, maintenant, quelle avait eu un accident. Jamais cette bête ne restait aussi longtemps loin de lui quand elle le savait à portée de ses grosses pattes.

Il passa une journée épouvantable.

A la nuit tombante, alors qu'il n'avait plus d'espoir, il entendit le cri de Sophie :

« Elle est là ! »

Il se rua vers cette voix en même temps que Mouffe, Tintin, et d'ailleurs tous les autres.

Bientôt, Hervé entouré de la troupe se penchait vers la forme noire effondrée sur la berge. Car c'est là que Sophie avait découvert Esmeralda, au bord des douves, contre le tronc d'un saule. La chienne haletait, couchée sur le flanc. Son poil était trempé et elle saignait d'une blessure à l'épaule ; les coussinets à vif de ses pattes de devant prouvaient qu'elle avait gratté, longtemps.

« Je ne pouvais pas m'empêcher de chercher, dit Sophie. Je l'ai vue émerger de sous l'eau, elle s'est traînée ici et elle s'est effondrée. Il faut faire venir le vétérinaire, vite ! »



Hervé examinait sa chienne, remuait ses membres.

« Ce n'est pas la peine, dit-il, ses blessures ne sont pas graves et elle n'a rien de cassé. Elle est à moitié morte de fatigue, surtout. Est-ce que quelqu'un peut aller lui chercher à manger ? » Tintin se précipita, suivi de près par son ami Mouffe. Esmeralda, retrouvant un peu de forces, se léchait les pattes. Clara courut vers le château et revint en même temps que Mouffe et Tintin. Ils apportaient du pain, des restes de jambon, de poulet. Clara avait trouvé du coton, de l'alcool pour nettoyer les blessures.

« Oh, merci ! » dit Hervé.

L'alcool réveilla Esmeralda, qui n'appréciait pas du tout ce genre de soins. Elle gémit un peu, se remit sur ses pattes et se jeta sur la nourriture quelle dévora jusqu'à la dernière miette.

« Ouf ! s'écria Sophie. Ça va mieux. »

Hervé flattait sa chienne, la caressait, lui distribuant de grandes tapes, trop heureux pour ne pas la bousculer un peu.

Quand on fut rassuré sur l'état de la chienne, on commença à se poser des questions : elle ne pouvait pas être restée sous l'eau depuis que Mme d'Olnay l'avait vue disparaître, c'est-à-dire à peu près trente-deux heures.

« En fait, rappela Aymeric, depuis midi et demi, hier, jusqu'à aujourd'hui, neuf heures du soir. »

Impossible de résoudre le problème sans explications d'Esmeralda elle-même. Or, comme disait Mouffe, « il ne lui manque que la parole mais, dans le cas présent, c'est ennuyeux ». Qu'avait-elle fait durant ces trente-deux heures ? Comment s'était-elle blessée ? De quel piège sortait-elle ? Qu'avait-elle gratté au point d'ensanglanter ses pattes et de se rogner les ongles ?

Hervé lui-même se révélait incapable de répondre à ces questions.

Sophie avait bien sa petite idée, mais... elle n'en parla à personne. Elle ne cessa d'observer Esmeralda, ses pattes, sa fourrure, son comportement. Lorsque, le moment de dormir venu, la chienne manifesta sa volonté de s'allonger contre le sac de couchage d'Hervé et de n'en plus bouger, Sophie s'en alla rejoindre les filles dans leur dortoir. Elle ne participa ni à leur gaieté, ni à l'intérêt qu'elles portaient au chantier, encore moins aux petits potins dont raffolaient Véronique et Patricia, ses voisines. Sophie les écouta sans les entendre jusqu'au moment où elles parlèrent de son frère :

« Il est amoureux de Clara d'Olnay, chuchotait Véronique. Tu as vu comment il la regarde ?

— Clara a beaucoup de chance, soupira Patricia. Charles est tellement sympathique !

— Et brillant, enchaîna Véronique. Tu sais qu'il voudrait se spécialiser dans la chirurgie cardiaque ? Je crois qu'il a un bel avenir devant lui. Plus de problèmes pour Clara si elle l'épouse.

— Et... Bernard Salvin ? Que fait-il ?

— Il m'a dit qu'il ne voulait surtout pas reprendre l'étude de son père. Il prépare H.E.C.

— Est-ce qu'il ne te fait pas un peu la cour ? »

Véronique pouffa de rire. Agacée, Sophie se boucha les oreilles.

« Taisez-vous, j'ai sommeil, dit-elle, il est tard. »

Elle n'avait pas envie de dormir, mais les gloussements de ces filles l'ennuyaient. Elle avait besoin de silence pour réfléchir. Nadja éteignit la lumière. Il n'y eut plus que la lueur blanchâtre du clair de lune pénétrant par les fenêtres sans rideaux pour éclairer les têtes brunes et blondes enfin apaisées.

Le sac de couchage sur une bonne épaisseur de paille était confortable. Sophie écouta le coassement des grenouilles, le cri intermittent d'une chouette. Elle préférait cela au bavardage de ses compagnes. Dans le calme de la nuit, le son lointain d'une cloche sonnait les heures. Elle compta onze coups. Elle ne dormait pas encore lorsque le clocher de Fumes sonna les douze coups de minuit...

Prudemment, elle s'extirpa de son sac de couchage et traversa la salle. Quelqu'un ronflait un peu. Était-ce Caroline ou son amie tchèque ? Sophie sortit sur la pointe des pieds ; personne ne la remarqua. Vêtue seulement d'un pyjama elle descendit l'escalier de la tour carrée et sortit dans la cour. La nuit lui parut douce. Chaude, même.

Elle se glissa dans la salle des gardes que le clair de lune éclairait un peu. Tous les garçons dormaient. Esmeralda ouvrit l'œil, reconnut Sophie et agita vaguement le panache de sa queue en attendant la caresse qui allait venir... Rien ne vint. Sophie restait là-bas, près de la porte. Elle fit un signe que la chienne comprit, cela signifiait :

« Viens ici. »

Esmeralda avait mal aux pattes et aucune envie de se déranger au milieu de la nuit. Elle prit donc l'air coupable mais ne bougea pas. Le geste de Sophie se renouvela, plus impératif... Esmeralda roula sur le dos, pattes en l'air, façon de démontrer qu'elle était très bien là où elle était. Pourquoi se déranger ? Elle se ferait volontiers gratouiller le ventre, mais se lever n'était pas dans ses intentions. Ceci établi, elle bâilla bruyamment, découvrant son énorme mâchoire, éblouissante de blancheur. Là-dessus, basculant sur le flanc, côté Hervé, elle s'emplit la truffe de l'odeur aussi connue que bien-aimée et, afin de prouver son adoration, elle gratifia son maître d'un coup de langue qui le mouilla de l'oreille au menton. Il se réveilla en sursaut.

Esmeralda frétillait de plaisir. Mais Hervé grogna, s'essuya l'oreille, se retourna de l'autre côté et... se rendormit.

La chienne jeta vers Sophie un regard déprimé. Navrée en vérité, Sophie l'était aussi. Impossible de remuer cette grande bête sans réveiller la chambrée des garçons. Très bien. Elle irait seule. Où ? C'était son affaire. Elle sortit à reculons de la salle des gardes et se retrouva dans la cour... nuit douce et ciel tranquille sous la lune presque ronde. Mais le cœur de Sophie battait fort lorsque, fuyant l'ombre écrasante du donjon, elle atteignit le milieu de la passerelle et se pencha vers le miroir opaque des douves.

De l'eau sombre et froide, de la vase au fond... fallait-il vraiment se jeter là-dedans ? Sophie frissonna. Elle songeait à Claire de Bolans s'échappant de son cachot pour traverser la campagne infestée d'hommes d'armes et de présences inquiétantes. N'avait-elle pas couru sous son manteau de pèlerin jusqu'à la poterne d'Olnay ? N'avait-elle pas écouté, elle aussi, le cri lugubre de la chouette avant que ne s'abaisse le pont-levis et que la main attentive d'un petit garçon ne la conduise vers son amour et sa mort ?

Qu'était un plongeon dans l'eau des douves comparé à cette nuit de honte et de terreur qu'avait vécue Claire, à peine âgée de dix-sept ans ?

Sophie enleva la veste de son pyjama, puis le pantalon. Dessous, elle portait un maillot de bain. Elle emplit d'air ses poumons, au maximum, et plongea.

Ce bruit de chute dans l'eau parvint aux oreilles d'Esmeralda, on eût dit qu'elle le guettait. Elle se dressa brusquement et gronda sans le moindre respect pour le sommeil d'Hervé. Réveillé de nouveau, il se fâcha :

« La paix, à la fin ! Qu'est-ce que tu as ? »

La chienne gémissait, maintenant, elle tremblait un peu.

« Qu'est-ce qui t'inquiète ? chuchota Hervé. Sors si tu veux, mais laisse-nous dormir. »

Près de lui, Mouffe soupira sans se réveiller, la voix endormie de Tintin lança une injure et le rire de Fortunio fusa, tandis qu'Esmeralda, pour sortir, marchait sur des ventres, des jambes, provoquant un remous dans les sacs de couchage et sous les couvertures.

Il y eut des grognements et des contestations. Puis le silence retomba, troublé un instant par l'aboïement de la chienne, dehors. Un aboïement rauque qui réveilla définitivement Hervé. Il se redressa. Il avait appris depuis longtemps à discerner dans la voix de sa chienne l'inquiétude, la joie ou la fureur, or, ce qu'il venait d'entendre ressemblait fort à un appel au secours. Esmeralda avait peur.



Elle nagea vers Hervé...

Hervé s'extirpa de son sac de couchage, enfila un slip et, évitant autant que possible de déranger encore ses camarades, il courut vers l'extérieur.

Il vit la chienne filer à pas de loup vers la passerelle ; ses pattes de devant devaient la faire souffrir car elle boitait. Lorsque Hervé la rejoignit, il remarqua d'abord le pyjama de Sophie. Puis, en cherchant bien, il l'aperçut, elle, reprenant son souffle de l'autre côté des douves, accrochée des deux mains à la berge, à peu près là où avait abouti Esmeralda quelques heures plus tôt, au pied du saule.

« Tu es folle ? » lança-t-il.

Elle lui fit signe de se taire et resta dans l'eau. Pour la rejoindre, il fallait plonger ou faire le tour, traverser la cour de la ferme, sortir à la poterne, passer le pont et revenir en longeant la berge jusqu'au saule. Tout ça pieds nus, en slip et au clair de lune ? Non. Quant à se jeter dans cette purée noire... Passe encore pour les bains de minuit en Bretagne par beau temps en pleine chaleur du mois d'août, mais se baigner dans l'eau plus ou moins croupie des douves, quelle partie de plaisir ! Hervé frissonna. Quant à la chienne, elle tremblait. Elle se mit à gémir et à piétiner au bord de la passerelle, hésitant à sauter. Tout à coup elle renonça et, se décidant, elle fila dans la cour de la ferme : Sophie venait de plonger de nouveau ; elle resta sous l'eau un long moment.

« Elle est vraiment toquée ! pensa Hervé. Que veut-elle me prouver ? Quelle nage bien ? Je le sais depuis longtemps. »

Enfin, la tête de Sophie réapparut. Elle nagea vers Hervé et vint se tenir à la barque plate d'Aymeric amarrée sous la passerelle. Son visage que la lune éclairait paraissait très pâle. Elle aspira l'air, la bouche grande ouverte. De l'autre côté, Esmeralda arrivait, galopant vers le saule. Elle aboya et gémit lorsqu'elle s'aperçut que Sophie n'y était plus. Hervé voyait sa masse noire aller et venir, hésiter. Mais la chienne ne sauta pas à l'eau.

« Tu ne pourrais pas la faire taire ? chuchota Sophie. Il ne faut pas quelle attire l'attention des autres.

— Comment veux-tu que je la fasse taire », répliqua Hervé sur le même ton.

Il était furieux.

« Je n'en peux plus, murmura Sophie. Je n'arrive pas à rester assez longtemps sous l'eau. C'est dégoûtant, au fond, des paquets d'herbes et de vase...

— Sors de là, ordonna Hervé. Grimpe dans la barque et tends-moi les mains, je vais essayer de te hisser jusqu'ici. Tu dois crever de froid, en plus. Mais qu'est-ce qui t'a pris, espèce de folle ? »

Il s'était installé à plat ventre sur la passerelle, cherchant à

atteindre les mains de Sophie. Il n'y parvenait pas.

« Allez, embarque dans le bateau ! »

Elle secouait la tête, l'air désespéré, claquant des dents :

« Non, je *veux* savoir.

— Savoir quoi ? »

Sophie ne répondit pas, elle aspira une grande bouffée d'air et plongea sous l'eau de nouveau. Cette fois, Hervé largua l'amarre de la barque dans laquelle il sauta avec la souplesse que lui donnait une longue habitude de la mer et des bateaux. Il saisit l'aviron et godilla vers la tache claire que faisait la tête de Sophie, qui venait de réapparaître un peu plus loin. Hervé se pencha, empoigna un bras et pécha Sophie qu'il jeta littéralement au fond de la barque.

« Qu'est-ce que c'est que ce cirque, bougonna-t-il. Vas-tu m'expliquer quelle lubie s'enracine dans ta tête de bois ? »

Esmeralda s'était calmée, maintenant qu'elle voyait Hervé auprès de Sophie.

« Si Esmeralda était venue avec moi... », bafouilla Sophie.

Hervé eut de la peine à la comprendre, elle bredouillait tant elle avait froid, elle haletait, parvenant difficilement à reprendre un rythme de respiration normal. Hervé godilla jusqu'à la berge, amarra la barque au saule. Avec une habileté de chat, la grande et lourde Esmeralda embarqua sans même faire osciller le bateau pourtant léger. Elle aussi avait le pied marin ! Sophie s'agrippa à sa fourrure sèche, profitant de cette bonne chaleur que dégageait la chienne. Hervé frictionnait rudement un dos, des jambes, des bras glacés.

« Aïe ! tu me fais mal, finit par marmonner Sophie.

— Bien fait pour toi, ça fait circuler le sang. Alors tu t'expliques ? Peut-on savoir ce que tu cherches en pleine nuit au fond des douves ?

— Un trou. »

Hervé en eut le souffle coupé. Il cessa brusquement de frictionner.

« Un trou ? répéta-t-il.

— Oui, une porte secrète, un souterrain, n'importe quoi. Je suis sûre qu'il y a quelque chose.

— Tu es sûre qu'il y a quelque chose ! » répéta encore Hervé l'air hébété.

Les affirmations ahurissantes de Sophie dépassaient son entendement.

« Tu plonges la nuit dans l'eau croupie pour découvrir un souterrain au fond des douves !

— Oui.

— Ça ne pouvait pas attendre le matin, le soleil et le grand jour ?

— Non. Tu connais Charles, il m'aurait interdit de plonger, cette eau est malsaine, personne ne s'y baigne, il y a un tas de saletés au fond, ça n'a pas été vidé depuis vingt ans, les vannes sont bloquées.

On m'aurait prise pour une folle.

— Ça oui, il y a des chances ! dit Hervé.

— Tu ne comprends pas. »

Le ton désolé de Sophie avait quelque chose d'enfantin et Hervé éclata d'un rire sonore.

« Chut ! tais-toi, fit Sophie affolée. Tu vas réveiller tout le monde. »

Hervé baissa le ton :

« Bon, je vais essayer de comprendre. Vas-y, explique ce que tu as dans la tête.

— C'est à cause d'Esmeralda. Elle a disparu trente-deux heures. On l'a vue plonger et réapparaître trente-deux heures plus tard. Tu comprends ? Elle était sous l'eau, elle ne pouvait être nulle part ailleurs, nous l'avons cherchée partout. Donc, elle a déniché sous l'eau un endroit pour respirer, sinon elle serait morte. Je veux découvrir cet endroit. »

Hervé regarda sa chienne. Il réfléchit un instant puis hocha la tête :

« Ce que tu dis n'est pas complètement idiot, reconnut-il. Sauf qu'il n'y a aucune preuve qu'elle soit restée dans les douves durant les trente-deux heures. Elle en est peut-être sortie, nous la cherchions dans les marais pendant qu'elle était à Orchy et à Orchy pendant qu'elle se baladait vers l'étang, par exemple. Ou ailleurs. Bref, on ne sait pas ce qu'elle a fait.

— Elle est restée dans les douves, répéta Sophie avec entêtement, j'en suis presque certaine. Elle s'est trouvée coincée quelque part où elle pouvait respirer. Elle a découvert je ne sais quoi dont elle est sortie très difficilement, puisqu'elle s'est blessée ; elle a gratté pour dégager une issue, et maintenant elle a peur... Regarde-la. Elle n'a pas voulu me rejoindre dans l'eau, et pourtant elle m'aime bien, tu le sais. Elle garde un très mauvais souvenir de ces douves. C'est ce qui m'intéresse. Je veux savoir où elle a été.

— Bon, fit Hervé, admettons que tu raisonnes juste. Supposons qu'elle se soit glissée dans un trou et qu'elle soit restée là-dedans, avec de l'air, pendant trente-deux heures... Comment ce trou pourrait-il être inconnu de tout le monde ? Tu dis que les douves n'ont pas été vidées depuis vingt ans, mais autrefois elles l'étaient de temps à autre, je suppose ?

— Oui. On nettoyait le fossé. Quand il est vide, mon grand-père m'a dit qu'on repère très bien une source. Elle coule quelque part au pied du donjon. Pour remplir, on fermait les vannes. Il y a toute une machinerie hors d'état qu'on pouvait encore manœuvrer dans la jeunesse de M. d'Olnay. D'ailleurs, nous prévoyons aussi de la remettre en état.

— Et comment fait-on pour maintenir le niveau de l'eau dans les douches ? Ça ne déborde jamais ?

— Non, parce que l'eau en trop passe par-dessus les vannes et coule dans un ruisseau qui se jette dans la Gâche du côté de Fumes.

— D'accord, admit Hervé. Mais à l'époque où on nettoyait le fossé, il n'y avait ni vase, ni herbes, on grattait, on piochait, je pense. Tout ça devait être propre. Donc, s'il y avait eu un trou au fond, ou un orifice de n'importe quelle espèce, on l'aurait vu. Désolé de flanquer ton raisonnement par terre, Sophie, mais ça me paraît évident. Conclusion, Esmeralda ne peut rien avoir découvert d'extraordinaire, il faut trouver une autre explication à sa disparition. »

Sophie secoua la tête. Puis elle tordit ses cheveux encore mouillés et murmura :

« Qui sait ce qui peut se passer en vingt ans : un effondrement, un glissement de terrain... Esmeralda a découvert quelque chose, Hervé, je le jurerais. Aide-moi, je t'en supplie. Je veux savoir. Il faudrait m'attacher les jambes pour m'empêcher de plonger à nouveau. Viens avec moi, décide ta chienne à nous accompagner. Si tu plonges, elle viendra. Elle retournera peut-être là où elle a été, Hervé... Je t'en prie. »

Le charme de Sophie quand elle voulait obtenir quelque chose !... Mais Hervé secoua la tête, énergiquement. Pourtant, quand la mince silhouette toute chavirée et frissonnante s'appuya contre lui, quand Hervé devina que ces gouttes d'eau sur les joues de son amie ressemblaient fort à des larmes, il grommela :

« Laisse-moi le temps de réfléchir, au moins. Des expéditions pareilles, ça doit être organisé. »

Sophie leva vers lui un visage qu'éclairait le plus joli sourire du monde.

« Merci, Hervé, dit-elle. Je savais bien... »

— Que je ne te laisserais pas tomber ? Tu parles ! Je suis le type même du parfait crétin. Tu fais de moi ce que tu veux. »



CHAPITRE IX

L'IDÉE FIXE DE SOPHIE

LA BAIGNADE de la nuit valut à Sophie une bonne fièvre et une toux inquiétante, mais personne, sauf Hervé, n'était au courant de ses plongeurs successifs. Même pas Mouffe ni Tintin, les fouineurs, auxquels rien, en principe, n'échappait.

Clara d'Olnay, estimant que les pièces froides et les couloirs sombres de la forteresse n'étaient pas indiqués pour une malade, conseilla à Charles de conduire sa sœur chez les grands-parents d'Orchy. Féli installa Sophie dans la jolie petite chambre du premier étage, celle qui lui était réservée, et fit venir le médecin. Il diagnostiqua une angine, une sérieuse ! Sophie en avait pour une semaine à transpirer dans le lit douillet de la maison de brique sous l'édredon de soie fleurie.

Mais Féli s'y prit si bien qu'au bout de trois jours la fièvre était tombée et les visites purent commencer. Un défilé ininterrompu de pieds amis glissa donc sur le parquet brillant et grimpa l'escalier encaustiqué.

Clara et Aymeric vinrent à cheval, Hervé, Mouffe et Tintin à

bicyclette, Bernard Salvin en voiture, François Bogoudou à moto, Alain et Catherine Le Bihan balancés dans leur deux-chevaux, Esmeralda sur ses quatre pattes ; les harengs d'Orchy s'arrêtaient en passant à l'heure du déjeuner, ou le soir ; les couacs de Fumes en firent autant malgré le détour. Ils se relayaient et chacun vint au moins une fois donner des nouvelles du chantier.

Bref, Sophie n'était pas un instant seule avec Hervé, ce qu'elle aurait désiré plus que toute autre chose.

Féli se douta vite qu'un secret les unissait, et le grand-père, flairant un mystère, souriait sous sa moustache, en mâchant le tuyau de son éternelle pipe généralement éteinte.

Un soir, ce fut Bernard Salvin qui conduisit Hervé à Orchy, car c'était sur sa route : il allait à Saint-Omer passer le week-end chez ses parents. On les invita tous les deux à dîner, bien entendu. Un plateau pour Hervé dans la chambre de Sophie qui n'avait encore droit qu'au bouillon de légumes et à la confiture ; un solide repas servi dans la vaisselle à fleurs pour Bernard que le grand-père Candelier interrogea sur les intentions de son père.

« Toujours les mêmes, je le crains, répondit Bernard. Mais je ne voudrais pas que vous le jugiez trop mal, monsieur. Il a souvent mis en garde votre ami Bertrand d'Olnay, qui passait sa vie, vraiment, à lui emprunter de l'argent. C'était un homme merveilleux mais si peu réaliste... comme son épouse, d'ailleurs. Mme d'Olnay ressemble à sa peinture, elle fait rêver ! Mais elle aurait dû songer à l'avenir de ses enfants... Elle a toujours été prodigue, l'argent ne compte pas pour elle, il lui en faut pour le donner, le dépenser, elle se moque de la vie quotidienne et de ses exigences. Tandis que mon père... Vous comprenez, il travaille dix heures par jour, il ne parvient pas à accepter les gens qui préfèrent le rêve à la réalité. Les poètes et les artistes n'ont pour lui aucun intérêt. Sauf, peut-être, s'ils réussissent. J'espère le toucher en lui prouvant qu'Aymeric et Clara sont différents de leurs parents et capables d'agir, de se défendre. Il aimera savoir, je crois, que le chantier de jeunes est une affaire rentable. Seulement voilà... pour terminer les travaux, organiser des visites, exploiter la beauté de cette forteresse, il faut du temps.

— Je compte sur toi, dit le grand-père serrant les dents sur sa pipe. Tâche d'obtenir des délais de remboursement pour les dettes qui restent, mais ne me demande pas de bien juger ton père, j'en suis incapable. »

Bernard eut un sourire :

« Je ne vous le demande pas.

— Tant mieux ! » s'écria énergiquement le vieil ami de M. d'Olnay.

Il était outré, et Féli s'empessa de poser une main sur son bras :

« Georges, dit-elle, tes colères ne servent qu'à te fatiguer le cœur. Et ne fume pas tant, je t'en prie.

— Félicité, grommela le grand-père, je t'ai déjà dit... »

Il n'acheva pas et, fixant son regard bleu faïence sur celui de sa femme, couleur d'eau, il sourit. Puis il vida sa pipe dans le cendrier et, le visage tout plissé de bonheur, cligna de l'œil vers Bernard :

« Elle a toujours raison, tu sais, dit-il. Voilà plus de cinquante ans que ça dure ! »

Là-haut, dans la chambre, Hervé, oubliant l'angine de Sophie et le fait qu'elle ne s'était pas nourrie solidement depuis cinq jours, se fâchait au point qu'il en était rouge de colère :

« Mais enfin, clama-t-il, pourquoi ne pas mettre ton frère au courant ? Et les autres ? Tu es plus têtue qu'un âne breton.

— Ne crie pas, supplia Sophie, Féli va monter.

— Et ne me regarde pas avec des yeux de martyr, reprit Hervé un ton plus bas mais sans se calmer. Donne au moins tes raisons ! Pourquoi refuses-tu de faire les choses ouvertement ? Pourquoi est-il impossible de parler aux autres de tes idées sur la disparition d'Esmeralda ? La crainte du ridicule ? C'est idiot. Qui t'empêche d'explorer les douves devant tout le monde, en plein jour ? Pourquoi ne veux-tu rien dire ?

— A cause de la légende.

— Le récit de Guillaume d'Olnay ?... Quel rapport ? »

Sophie avait les larmes aux yeux et ses cheveux blonds un peu ternis par la fièvre, plaqués contre son visage, lui donnaient un air pitoyable.



« La légende, répéta-t-elle. Pas le récit de Guillaume d'Olnay... Les bruits qui ont couru plus tard, enfin... ce qu'on raconte, ce qui termine l'histoire.

— Parce qu'il y a une fin à cette histoire ?

— Oui. Enfin... une suite.

— Alors raconte. »

Hervé tendit à Sophie son bol de bouillon refroidi. Elle paraissait si fatiguée, si désolée en le prenant qu'il eut un sourire :

« Allez, insista-t-il, prends des forces et dis-moi tout puisque tu en meurs d'envie.

— Ça ne t'intéresse pas.

— Bien sûr que si. »

Sophie avala une gorgée, toussa un peu, et Esmeralda, sans façon, sauta sur le lit, écrasant de sa masse noire à la fois l'édredon fleuri et les jambes de la malade. Il fallait bien la réconforter ! Sophie enfouit ses mains dans l'épaisse fourrure, caressa les oreilles douces.

« J'avais beau avoir la fièvre, commença-t-elle la voix mal assurée, je n'ai pas arrêté de penser à cette légende. Je l'ai retournée dans ma tête dans tous les sens. J'y crois, tu sais, Hervé. Alors je me suis dit que si je pouvais chasser définitivement les fantômes et la malédiction de la famille d'Olnay...

— Les fantômes et la malédiction ! répéta Hervé avec un sourire. Tu y vas fort ! Tu te prends pour une sorcière ? »

Sophie baissa le nez :

« Toi, tu me prends pour une idiote.

— Mais non, affirma Hervé, sûrement pas.

— Alors tu t'imagines que je m'installe au milieu des superstitions de village et des contes de grand-mères. Tu penses que ça ne tient pas debout.

— Pas du tout. Je passe mon temps à répéter qu'il y a toujours une part de réalité dans les légendes. Allez, raconte, ne te fais pas prier comme ça. »

Sophie reprit son souffle et se lança, les yeux brillants d'espoir, dans la légende :

« Je l'ai entendu raconter pour la première fois par mon père. Je devais avoir cinq ou six ans et j'étais malade. Une rougeole, je crois. Il fallait que j'avale un sirop détestable. Papa avait trouvé le truc pour m'y forcer : le système du feuilleton, tu sais. Chaque soir j'avais droit à un morceau de légende contre une gorgée de sirop. A la fin, j'avais avalé le contenu de la bouteille... »

Ravie du souvenir, Sophie se mit à rire. Elle se sentait mieux.

« Il prenait des airs mystérieux et une voix bizarre, j'avais l'impression de voir le pénitent sous son capuchon de bure.

— Quel pénitent ?... Claire ?

— Non. Celui qui est venu à Orchy alors que Guillaume d'Olnay était déjà presque un vieillard. Ce pénitent-là paraissait plus vieux encore et très malade. On ne voyait de lui que des yeux ardents dans les trous de son capuchon, des poignets maigres, des mains noueuses, des pieds nus décharnés. Il y avait à cette époque une épidémie de choléra dans le pays. Le pénitent arriva s'appuyant sur un bâton pour marcher et il s'installa dans l'enclos des porcs sous un abri que voulut bien lui prêter un paysan.



« D'abord, il soigna les porcs. Puis, un jour, un petit garçon très pauvre, atteint de choléra, se réfugia près de lui. Il sauva l'enfant et cela passa pour un miracle. On conduisit auprès de lui d'autres enfants malades. Il les soigna et les sauva aussi.

« On lui offrit une grange, de la paille propre qu'il accepta et, bientôt, il eut à soigner tous les malades de la région. Il semblait posséder de sérieuses notions de médecine puisqu'il en guérit beaucoup. Il donnait aussi des conseils, recommandait de ne rien manger de cru, de faire cuire longtemps les légumes. Il indiqua des règles d'hygiène que les paysans ignoraient, et on vint à bout de l'épidémie.

« De partout, on apporta des présents pour remercier le pénitent. Il n'en accepta aucun se contentant pour se nourrir de quelques pommes de terre chaque jour. Il ne posséda jamais rien d'autre que son manteau de bure à capuchon troué et son bâton.

« On parla tant de lui que messire Guillaume d'Olnay voulut le connaître.

« Le pénitent refusa de pénétrer dans la forteresse. Guillaume se déplaça donc. Il avait une idée dans la tête : on lui avait dit que le

vieillard se cachait sous son capuchon de bure, que ses yeux étaient bleus, ardents et purs. N'était-ce pas Hugues revenu en son pays pour voir son frère ?

« Mais lorsque Guillaume parvint à la grange, il n'y avait plus de pénitent. A sa place se trouvait l'un des enfants qu'il avait sauvés. Une petite fille. Elle s'appelait Margot. Guillaume l'interrogea et Margot raconta que le vieil homme était parti dans la nuit.

« Guillaume lança ses écuyers à sa recherche mais ils ne purent le retrouver. C'est donc la petite Margot qu'ils ramenèrent au château d'Olnay où Guillaume l'interrogea encore.

« Elle avait un caractère entêté et refusa de dire quoi que ce fût jusqu'au moment où messire Guillaume la mena, pour lui faire plaisir, dans la salle du Diable tout en haut du donjon. Il lui montra le médaillon sculpté dans le marbre blanc, au-dessus de la cheminée.

« Voilà Margot éblouie et dansant de joie :

« Est-ce Claire ? demanda-t-elle. Est-ce bien damoiselle Claire de Bolans, morte en ce château et enterrée de même sous son image de marbre blanc ?

« — Oui, dit Guillaume, c'est elle. Que sais-tu de tout cela ? Bien des hivers et des étés ont passé depuis quelle est morte.

« — J'en sais, répondit fièrement la petite fille, ce que m'en a dit le pénitent. Je l'aimais bien, il était mon ami et me contait des histoires durant ma maladie.

« — Que t'a-t-il conté, Margot ?

« — Il parlait de la damoiselle de Bolans et ses yeux étaient pleins de larmes. Il disait Claire plus belle que le jour et limpide comme l'eau des sources. Il racontait qu'elle reposait en paix tandis que son assassin vivrait cent ans afin d'expier son crime dans la douleur de ce monde. Son âme, ensuite, errerait dans les murs de cette forteresse sans pouvoir rejoindre celle de sa bien-aimée. C'est votre malédiction, messire d'Olnay : aucun des descendants de votre frère ne trouvera la vraie paix et le bonheur avant qu'un membre de la famille de Bolans ne lui pardonne à voix haute le crime, cela en touchant de sa main la place du cœur sur l'image de Claire. Voilà ce que me racontait le pénitent. »

« Là-dessus, Margot s'enfuit aussi vite qu'elle le pouvait et jamais Guillaume ne la revit. Elle n'avait fait que répéter les paroles de la nourrice de Claire dont Guillaume se souvenait, comme de ce cri lorsqu'elle était partie :

« Que le Diable vous emporte, messire Hugues ! »

« Guillaume, depuis sa jeunesse, cherchait un membre de la famille de Bolans qui voulût bien pardonner. Il chercha encore, toujours en vain. Aucun n'accepta. Guillaume mourut. Ses fils oublièrent. Mais on dit que jamais un d'Olnay n'a été tout à fait

heureux.

« Et ça a l'air bien vrai, soupira Sophie. Tu vois ce qui se passe aujourd'hui pour Aymeric et Clara. Leur père mort, leur mère adorable mais un peu folle, la ruine, les dettes... franchement, ce n'est pas drôle. Alors je voudrais... Ne te moque pas de moi. »

Hervé restait muet, le regard obstinément fixé sur Sophie qu'il contemplait. Enfin, il se décida à parler :

« Je ne me moque pas de toi, dit-il. Et je comprends même très bien ce qui tourne en rond dans ta petite tête de mule. Tu ressembles tellement à Claire de Bolans que peut-être... C'est ça ?

— C'est ça », murmura Sophie.

Elle rougit. Elle n'osait même plus lever les yeux vers Hervé et elle ne cessait de caresser Esmeralda pour se donner une contenance. La chienne s'étala un peu plus sur le lit. Elle prenait toute la place.

« Tu t'imagines, reprit Hervé, que si par hasard tu es une descendante des Bolans, si tu découvrais la sépulture de Claire, tu pourrais poser ta main à la place du cœur sur son image et pardonner à voix haute Aymeric et Clara. C'est bien ce que tu penses ?

— Oui, murmura Sophie d'une voix à peine audible.

— Evidemment, reprit Hervé après un silence, si ça ne faisait pas de bien à la famille, ça ne pourrait pas non plus lui faire de mal ! Mais... Es-tu une descendante des Bolans, malgré la ressemblance ? Et tu n'as pas découvert l'endroit où repose Claire. Juste ou pas ?

— Juste. Pourtant, si... »

Hervé l'interrompit en secouant la tête. Puis il haussa les épaules, c'était la seule conclusion qu'il pût trouver.

« Si, si, si... Enfin admettons, finit-il par articuler. Tu es une descendante des Bolans, tu trouves la sépulture. Et alors ? Ça ne m'explique toujours pas pourquoi tu tiens tant au secret.

— Tu as deviné, tout à l'heure : je veux bien être ridicule devant toi tout seul, chevrota la voix de Sophie, mais pas devant tout le monde. »

Elle renifla et ajouta en “retrouvant son bel aplomb :

« Et puis il y a une autre version de la légende, tu comprends. Il paraît que le membre de la famille de Bolans doit entrer seul et le premier dans le caveau de Claire. C'est important. On croit à tout ou à rien. Tu comprends ? Si les autres sont au courant, si l'un d'entre eux découvre la sépulture avant moi, tout est fichu.

— Pas grand risque ! fit Hervé avec une moue ironique qui eut le don de mettre Sophie dans tous ses états.

— Hervé ! s'écria-t-elle. Es-tu mon ami oui ou non ? Veux-tu te décider à m'aider ou préfères-tu te moquer de moi ? Je *veux* découvrir ce tombeau et être la première. »

La porte de la chambre s'entrouvrit.

« Tu veux quoi ? demanda Féli qui venait d'entrer. Ma chérie, tu m'as tout l'air d'être guérie, j'adore te voir ces yeux furibonds et cet enthousiasme. Désires-tu un bon bifteck ? »





CHAPITRE X

LES PRÉPARATIFS DE L'OPÉRATION SECRÈTE

PLUS TRACE d'angine pour Sophie, elle était revenue s'installer au château d'Olnay parmi ses camarades, guettant les éclats de rire de Clara et la bonne humeur d'Aymeric.

Tous deux paraissaient si heureux, qu'Hervé ne voyait aucune urgence à découvrir la sépulture de Claire de Bolans ! Les travaux marchaient bien, l'architecte des Beaux-Arts paraissait content, on respectait le budget, et les présents, sous forme de nourriture, commençaient à affluer. C'était à qui, dans le pays, apporterait aux « jeunes du chantier » un poulet, un jambon, des légumes, des œufs ou du miel. Y compris du vin pour leur donner du courage, et c'était un peu la fête chaque soir. Fortunio chantait à tue-tête, Pasco faisait des haltes de plus en plus prolongées dans l'atelier de Mme d'Olnay où il peignait auprès d'elle, jurant qu'elle possédait, comme il l'avait dit le premier jour, une fortune au bout de ses pincesaux.

« Si vous vendiez votre peinture, ne serait-ce pas une aide pour payer vos dettes et garder la forteresse ? Vous devriez vous occuper de trouver un marchand de tableaux.

— Je ne sais comment m'y prendre...

— Alors laissez-moi faire !

— Entendu, dit en souriant Mme d'Olnay. Si jamais vous réussissez à placer une seule de mes toiles, Pasco, je serai stupéfaite. »

Elle n'y croyait pas mais elle était ravie. Charles l'était aussi en regardant Clara. Il commençait à se demander si elle n'était pas vraiment l'amour de sa vie, car vivre auprès d'elle se révélait pour lui un bonheur qu'il n'osait exprimer, mais que tout le monde devinait tant il était manifeste. Antoine s'avoua vaincu, il souffrit en silence et sa jalousie se calma.

Alain Le Bihan partit pour Saint-Omer avec l'idée de convoquer la presse locale. Il avait envoyé à son journal, à Paris, trois pages enthousiastes à propos de la forteresse d'Olnay, mais Catherine doutait de voir l'article publié :

« Tu sais bien que ton rédacteur en chef va trouver ça plutôt maigre, il lui faut du sensationnel. Un chantier de jeunes quelque part en Artois ou en Picardie ne doit pas l'intéresser passionnément. »

Alain embrassa son épouse, comme d'habitude, et espéra qu'elle se trompait. Bref, tout allait plutôt bien, sauf Mouffe et Tintin qui perdaient le moral. Ils s'ennuyaient depuis qu'Hervé et Sophie s'isolaient pour de longs conciliabules ; on ne voulait d'eux ni en haut de l'échafaudage, ni dans les brumes du marais où se réfugiaient leurs amis pour discuter.

« Qu'est-ce qu'il peuvent bien mijoter ! » grogna Mouffe le surlendemain du retour de Sophie.

Tintin répliqua que les chers copains, en tout cas, étaient de beaux lâcheurs. En fait, assis devant les nénuphars de l'étang dans le brouillard laiteux du petit matin, Esmeralda veillant auprès d'eux, Hervé et Sophie mettaient au point leur aventure secrète.

« Si tu veux avoir une chance de découvrir quelque chose, dit Hervé ce matin-là, et s'il est impossible de vider les douves, il faut nous équiper. »

Il avait eu le grand espoir de voir Sophie se calmer et oublier son idée fixe. Hélas il n'en était rien, elle y pensait au contraire de plus en plus et s'impatiait de tous ces retards qu'Hervé lui imposait.

« Tu veux dire la tenue de plongée ? demanda-t-elle.

— Oui, avec les palmes, les lampes, les bouteilles et tout. Le grand cirque, quoi ! Tu t'en es bien rendu compte : il y a huit jours, sans équipement et de nuit, tu ne parvenais qu'à remuer un peu de vase. Tu n'y voyais rien et tu prenais des risques. Moi, je préfère organiser les choses correctement. Je vais écrire au capitaine Le Goff pour qu'il m'envoie ce qu'il faut.

— Et moi ? s'inquiéta Sophie.

— Tu auras l'équipement que je portais il y a deux ans, il t'ira très

bien.

— Et on aura ça quand ?

— Je n'en sais rien ! Je suppose qu'il faut compter huit ou dix jours. J'irai chercher le paquet à la gare de Saint-Omer.

— Bernard Salvin t'y conduira.

— Avec ta manie des secrets !... Je me demande ce que je lui raconterai.

— Rien, dit Sophie rongéant ses ongles devant le paysage tranquille et l'eau moirée piquetée de fleurs pâles qui s'étendait devant elle. Ou alors, dis la vérité : nous voulons plonger. Parle de l'étang.

— L'étang ! Drôle de vérité.

— Il faut bien mentir un peu, on ne peut pas faire autrement.

— Tu ne peux pas faire autrement.

— D'accord, admit Sophie. Je prends la responsabilité des cachotteries. Tu n'es qu'un pauvre esclave condamné à me suivre dans mes expéditions plus ou moins scabreuses. N'empêche que ça t'amuse. Avoue !

— J'avoue. Mais on plante là Mouffe et Tintin. Ça, ça m'embête. Les pauvres vieux font la vaisselle ou mettent la table, c'est toute la distraction qu'ils ont dans la journée. Charmantes vacances pour eux ! Tu ne veux vraiment pas qu'on les mette dans le coup ?

— J'aimerais mieux pas, dit Sophie. Enfin... peut-être. Plus tard.

— Bien mon colonel », fit Hervé avec un salut militaire.

Les lubies de Sophie commençaient à l'agacer sérieusement. Elle le savait bien et lui jeta un regard inquiet :

« Sois gentil, dit-elle.

— Tu trouves que je ne le suis pas assez ? »

Mécontent, Hervé se leva. Sophie se pendit à son bras :

« Hervé... excuse-moi. Tout ce cirque, comme tu dis, n'a qu'un but...

— Satisfaire ta curiosité.

— En partie, avoua Sophie. Mais tu sais bien que je veux surtout aider Aymeric et Clara. Je voudrais que la forteresse continue à leur appartenir, il faut qu'elle soit habitée par des gens qui l'aiment et la respectent. Et Mme d'Olnay... que deviendrait-elle si on la chassait de là ?

— Bien, bien, fit Hervé. A toi de juger, c'est ton affaire. La mienne est de t'empêcher de faire trop de bêtises. »



Il en avait assez des bavardages. Roulant les épaules, les pouces dans la ceinture, il s'en retourna vers le château sifflant sa chienne et sans plus s'occuper de Sophie. Pourtant, elle savait pouvoir compter sur lui. Hervé ? Un roc. S'il prenait en main l'opération, rien ne serait laissé à l'imprévu. Elle pensa qu'elle n'avait plus qu'à se taire, à attendre, et elle courut le rejoindre.

Hervé écrivit au capitaine Le Goff. Dix jours plus tard, un avis lui fut adressé de la gare : le paquet était arrivé. Ce ne fut pas Bernard Salvin mais Alain Le Bihan qui le conduisit à Saint-Omer et en profita pour poser la question qui s'imposait :

« Qu'y a-t-il dans ce paquet que t'envoie Le Goff ? »

— Des équipements de plongée sous-marine pour Sophie et pour moi », répondit Hervé. Pas très à l'aise, il ajouta : « On va explorer l'étang.

— Vous voulez retrouver le souterrain ?

— Quel souterrain ?

— Tu n'es pas au courant ? Alors pourquoi plonger dans l'étang ? Pour vous amuser ? »

Hervé évita la réponse, mais cette histoire de souterrain l'intriguait. Ce fut son tour de poser des questions.

« En principe, expliqua Alain, toutes les forteresses possédaient un passage secret partant généralement des soubassements du donjon et aboutissant dans la campagne, ce qui permettait de fuir en cas de siège.

— On a retrouvé celui d'Olnay ?

— Non. Aucune trace.

— Alors, pourquoi parles-tu de l'étang ?

— Parce que peut-être... Tu sais, j'imagine n'importe quoi. Je

pensais que Sophie et toi vous pouviez supposer que ce souterrain passait sous les marais et sous l'étang. Bonne façon pour des constructeurs de le rendre aussi secret qu'inattaquable, non ?

— C'est ça, grogna Hervé, nous cherchons le souterrain. »

Il n'était pas très fier de lui ni des demi-vérités qu'il lançait, mais Alain ne se doutait de rien. Il eut un sourire :

« Vous n'avez pas beaucoup de chances de le trouver, dit-il. On le cherche depuis des siècles. C'est un peu comme la sépulture de Claire de Bolans. Un mythe. »

Hervé soupira, jeta un regard fataliste au jeune journaliste et conclut :

« Sophie adore les mythes.

— Toi aussi, fit Alain en souriant. Je me souviens d'un certain Anneau d'Émeraude...

— Ce n'était pas un mythe puisqu'il existait et puisque nous l'avons trouvé. »

Alain ne pouvait le nier, l'aventure folle de l'année dernière s'était bien terminée[2]. Pourtant, le regard fixé sur la route, il insista :

« Surveillance Sophie. Elle est capable de toutes les imprudences quand elle a quelque chose dans la tête, il faut s'en méfier comme de la peste.

— A qui le dis-tu ! » soupira encore Hervé.

Alain lui lança un bref coup d'œil, fronça les sourcils mais n'approfondit pas le sujet. Il aimait faire confiance aux gens.

L'aventure commença par une plongée dans l'étang au vu et au su de toute la troupe... afin d'essayer les équipements. Expérience parfaitement réussie : Sophie se sentait à l'aise dans l'ancienne combinaison d'Hervé, quant à lui, il n'eut aucune difficulté à retrouver sa forme, c'était un habitué de la plongée sous-marine. Quant aux autres, ils en eurent vite assez de les voir disparaître sous les nénuphars. On s'ébaubit une demi-heure de leurs performances, de celles d'Esmeralda, puis on retourna au chantier. Sauf Mouffe et Tintin qui espéraient encore retrouver la belle entente de jadis :

« Vous n'en avez pas assez de déranger les grenouilles ? » cria Mouffe.

Hervé et Sophie n'entendirent rien. Tintin haussa les épaules et, bras dessus, bras dessous, il s'en alla avec son copain Mouffe éplucher les pommes de terre pour le dîner. Ils en avaient tout de même un peu gros sur le cœur.

Les patates cuisaient lorsque Hervé et Sophie les rejoignirent dans l'immense cuisine en forme de trèfle. Accueil plutôt froid de la part de Mouffe et glacial côté Tintin. Exactement ce que craignait Hervé. Mais Sophie sourit, déployant un charme qu'elle espérait irrésistible :

« On vient vous mettre au courant, dit-elle.

— Ah bon ? » fit Mouffe ramassant dans un journal les épluchures de pommes de terre.

Il était superbe d'indifférence. Tintin ne leva même pas les yeux, il astiquait l'évier. Hervé s'empara de sa brosse.

« Laisse-moi faire, c'est mon tour, dit-il.

— Sans blague ! » répliqua Tintin.

Un ricanement suivit, insultant. Mais Sophie racontait, déjà, à voix basse. Tout. De A jusqu'à Z. La légende, ses recoupements, ses idées sur la disparition d'Esmeralda, les raisons de l'angine, la nécessité du secret, les projets.

Mouffe et Tintin avaient oublié depuis longtemps leur rancune quand elle acheva :

« C'est pour cette nuit. Un premier essai dans les douves.

— Merci pour la confiance, dit Mouffe.

— Ça aurait pu venir un peu plus tôt ! » fit remarquer Tintin avec un reste d'aigreur.

Mais les yeux navrés de Sophie eurent raison de lui.

« Je ne voulais rien dire à qui que ce fût sauf à Hervé, avoua-t-elle. Et puis pour vous deux, j'ai en un remords.

— On est gâtés ! fit Mouffe.

— Vous jurez de vous taire quoi qu'il arrive ?

— On jure tout ce que tu veux, affirma Mouffe en souriant, on est débiles ! Hervé aussi. Un sourire de toi et on se prosterne. Trois pauvres types au service d'une illuminée ! Tout de même, côté gâtisme, Hervé a le pompon. Bon. Je me tairai, c'est promis.

— Moi aussi, dit Tintin. Promis. Farfouillez dans la vase, ramenez-nous quelques boîtes de conserve, on les fera expertiser. Ça te va ? »

Mouffe éclata de rire. Puis il se précipita vers les pommes de terre qui brûlaient.

A minuit, alors que tous les autres dormaient dans la salle des gardes et dans la tour carrée, Mouffe et Tintin accompagnèrent Hervé et Sophie au pied du saule, sur la berge des douves, en face du donjon. Ils avaient poussé la bonté jusqu'à porter une partie de l'équipement. Hervé et Sophie se glissèrent dans leurs peaux de caoutchouc, branchèrent les lampes sous-marines, chaussèrent leurs palmes et chargèrent leurs épaules des bouteilles d'oxygène. Il fallait maintenant décider Esmeralda à les guider sous l'eau, ce qu'elle semblait tout à fait résolue à ne pas faire. Lorsque Hervé s'engloutit sans bruit dans les douves, elle se mit à trembler et gémit. Hervé réapparut, il l'appela. Elle ne bougea pas. Sophie, à son tour, s'immergea. Cette fois, Esmeralda, prise de fureur, se mit à aboyer. Le désastre ! Mouffe

et Tintin ne savaient comment la faire taire...



Et Esmeralda plonge...

Ils s'attendaient à voir apparaître la troupe entière réveillée en sursaut. Mais il faut croire qu'on travaillait dur au chantier et que les ouvriers bénévoles, filles ou garçons, dormaient tous d'un sommeil profond, car rien ne bougea. Si l'un ou l'autre ouvrit l'œil dans la nuit, il dut le refermer aussitôt. Personne ne se dérangea.

Une seconde fois, Hervé ôta de sa bouche l'embout qui lui permettait de respirer l'oxygène des bouteilles et appela sa chienne. Sans crier, mais sévèrement. Elle piétinait l'herbe sombre dans la nuit presque opaque. Masse noire dans l'obscurité, elle semblait hésitante, inquiète. Hervé l'appela encore, impérativement, puis il mordit l'embout et disparut sous l'eau. Sophie l'accompagnait. Esmeralda gémit. Elle était à l'extrême bord de la berge. Alors Mouffe, aidant le destin, poussa un peu... et elle plongea.

Les deux garçons suivirent un instant la lueur des lampes : deux lucioles qui s'enfonçaient. Esmeralda, dès sa plongée, était devenue invisible.

Mouffe et Tintin attendirent, faisant le guet. Tintin, armé d'une lampe de poche, les yeux fixés sur le cadran de sa montre, comptait les secondes :



« 42, 43, 44... »

Esmeralda sauta hors de l'eau, littéralement, à la 55^e seconde. Puis apparurent les deux lucioles qui la suivaient. La chienne s'ébrouait au pied du saule, trempant les deux veilleurs, puis elle se mit à courir, à batifoler comme un chiot, se roulant dans l'herbe, manifestant sa joie d'être sortie indemne de cette détestable eau noire. Prudemment, elle s'éloignait de Mouffe qui l'y avait poussée... Hervé

et Sophie, avec la maladresse que donnent les palmes, se hissèrent au sec, luisants comme des anguilles à la lueur des étoiles.

« Alors ? » demanda Mouffe.

Hervé se débarrassait des bouteilles, aidait Sophie à en faire autant.

« Elle nous a montré l'endroit, dit-il. Enfin... elle a nagé jusqu'à une sorte d'entonnoir, on dirait un effondrement de terrain. Au fond, il y a beaucoup de vase qui semble avoir été remuée et un amas de cailloux. Des grosses pierres, plutôt. Mais pas le moindre trou.

— Elle a peut-être plongé au hasard, dit Sophie, pour nous faire plaisir et nous décider à la laisser tranquille.

— Je ne sais pas, fit Hervé l'air dégoûté. C'est infect, là-dedans. Une bouillasse incroyable. Même avec les lampes on n'y voit presque rien.

— Vous avez essayé de remuer le tas de pierres ? » demanda Mouffe.

Hervé secoua la tête :

« Ça serait un drôle de boulot ! Ce sont de gros blocs, en fait. »

Il regarda Sophie :

« Tu veux que j'y retourne ? »

— Pas sans moi.

— Tu ne me servirais à rien, tu ne peux pas remuer des poids pareils.

— Pourquoi pas ? En tout cas, je peux débayer et t'aider. »

Sophie devina le sourire d'Hervé dans la nuit.

« D'accord, dit-il. Décidément, on est têtus en Artois, autant qu'en Bretagne.

— Hé là ! fit Mouffe qui commençait à claquer des dents. Malgré les divers sentiments d'estime, d'amitié, d'affection, de fidélité et tout et tout qu'on éprouve pour vous, Tintin et moi, nous aimerions assez rentrer dans nos duvets, soit dit en passant. Quant à la chienne... disparue, la chérie ! Tu veux que je te parle franchement, Hervé ? Elle en a marre et nous aussi. Si vous remettiez le deuxième plongeon à demain ?

— Ou à après-demain », suggéra Tintin, tentant d'employer son ton le plus convaincant.

Sophie posa une main glacée sur le poignet gelé d'Hervé ; contact d'anguille à poisson... mais combien amical ! Et suppliant !

« Ça va, grommela Hervé, allez dormir. Pas de problèmes pour nous. On retourne dans la gadoue, on essaie de remuer les pavés et on remonte. A tout à l'heure. »

La lampe sous-marine fixée à son front éclaira Sophie dont Hervé surprit le regard ébloui. L'espace de quelques secondes, il se prit pour Hugues l'imagier découvrant à sa première rencontre les délices du

sourire que lui adressa sans doute Claire la belle, voilà plus de cinq cents ans. Était-ce à l'occasion d'un bal ? Quel âge avaient-ils ? Peut-être se connaissaient-ils depuis l'enfance... Hervé détourna sa lampe.

« Des idiots ! grogna-t-il.

— Qui ça ? demanda la voix chavirée de Sophie près de lui.

— Nous tous, affirma Hervé. Les garçons qui se transforment en carpettes parce qu'un joli bout de nez leur fait voir des étoiles. Allez ouste ! Tes bouteilles aux épaules... Tu ne t'imagines pas que je vais t'aider ! Dépêche-toi. »

Ce fut Tintin qui aida Sophie. Mouffe riait en silence, mais personne ne le remarqua. Hervé tâta la poche étanche de son équipement : des allumettes, des bougies, un couteau... On ne savait jamais, ça pouvait être utile. D'un coup de reins il chargea ses réservoirs d'oxygène, boucla les courroies, mordit l'embout et sauta à l'eau sans attendre Sophie.

« Diable ! fit Mouffe dans le noir. Mon pote le marin est pressé d'en finir. »

Il n'avait pas terminé sa phrase que Sophie plongeait à son tour et les deux lucioles s'enfoncèrent dans l'eau sombre.

« On attend qu'ils remontent ? demanda Tintin.

— Brrr ! » se contenta de dire Mouffe.

Ses dents s'entrechoquaient.

« De toute façon, reprit-il, on ne peut leur servir à rien et ils n'en feront qu'à leur tête. Allons nous coucher. »





CHAPITRE XI

LA GRANDE AVENTURE

L'ÉCRAN d'encre noire que projette la pieuvre pour fuir ses ennemis et se cacher d'eux n'est pas plus opaque que la vase accumulée au fond des douves. Un nuage de boue entoure Hervé et Sophie qui travaillent en aveugles, se repèrent l'un l'autre aux points lumineux de leurs lampes. Ils ne communiquent qu'en se touchant.

Pourtant, les pierres remontent, l'une après l'autre, et l'entonnoir se creuse. Il s'agit, apparemment, d'une construction faite de main d'homme sous le fossé des douves. Quelle forme avait-elle ? A quoi servait-elle ? Sophie et Hervé ne peuvent s'en rendre compte.

Sophie parvient à remonter certains blocs moins lourds que d'autres. Le travail s'organise : parfois ils se mettent à deux pour dégager péniblement une seule pierre, ou bien chacun prend la sienne. Inlassablement, ils vont et viennent du fond de l'entonnoir à ses bords où ils se déchargent, prenant garde à ce que les pierres ne retombent pas. Ils montent et descendent ensemble ou se croisent.

Mais voilà que, soudain, Hervé est pris de panique... Il cherche en vain la lumière, l'indispensable lueur de la deuxième lampe, celle de Sophie. Elle était là, près de lui, il y a un instant, juste avant qu'il ne remonte pour se décharger d'un bloc de pierre plus gros que les autres. Le temps qu'il redescende... Il plonge au plus profond, frôle

comme un poisson les parois de l'effondrement, parcourt ses bords. La visibilité est presque nulle à cause de la vase mais l'entonnoir n'est pas si grand, il devrait sentir Sophie même s'il ne la voit pas. Qu'est-il arrivé ?

Sophie a disparu.

Serait-elle remontée à la surface sans prévenir ? Hervé part en flèche vers le haut. Quelques battements de jambes, les plus énergiques de sa vie, le propulsent hors de l'eau comme un marsouin. Il se débarrasse de ses lunettes, de son embout. Il appelle, scrute la nuit, il attend... Rien ne répond.

Epouvanté, il ne voit que le reflet des étoiles dans la laque sombre de l'eau immobile et la masse gigantesque de la forteresse aux remparts abrupts, au donjon terrible. Un cauchemar. Les arbres de la berge ne sont plus qu'une suite de silhouettes affreuses ; des êtres aux formes maléfiques.

Hervé tremble sans s'en rendre compte, la peur le paralyse au point qu'il n'est même plus capable de réfléchir, de hurler son angoisse, de crier au secours. Il n'a plus la force de remuer les jambes, le poids des réservoirs d'oxygène lui paraît insoutenable, il coule !... l'eau ignoble dont il avale malgré lui une gorgée l'étouffe, et c'est alors que, dans une sorte d'inconscience, il entend un battement régulier à la surface. Un bruit connu, espéré, merveilleux qui résonne dans sa tête et lui rend d'un seul coup son courage : Esmeralda !

D'un battement de palmes il remonte, il respire et il la voit, nageant vers lui, longue, noire au ras de l'eau, rapide comme une loutre. Elle vient de la berge mais elle n'en a pas pour longtemps à rejoindre Hervé. Il s'agrippe à elle, plonge ses mains dans la fourrure si épaisse qu'en profondeur elle n'est pas mouillée. Une bouée ! Une bouée de sauvetage solide, forte et si fidèlement douée d'amour.

« Tu m'as entendu, hein ! bredouille Hervé. Tu m'as entendu... »

Il ne sait plus s'il rit ou s'il pleure mais il sent qu'il va mieux. Tout est possible, maintenant, puisque Esmeralda se met de la partie.

« Tu m'as entendu appeler Sophie ! Cherche, Esmeralda. Cherche Sophie. Allez, va ! Cherche Sophie. »

Les mots quelle connaît, les mots quelle comprend : « Sophie... Cherche ! va ! » Et cette voix qui ordonne, la voix d'Hervé qu'elle reconnaîtrait entre mille. La voix de celui pour qui elle ferait n'importe quoi, jusqu'à l'épuisement. Ah oui ! Esmeralda a bien compris ce que son maître attend d'elle, et cela ne l'amuse pas. Tant pis ! Elle lève le nez vers les étoiles, aspire un grand coup d'air puis, arrondissant le dos, elle plonge. Comme un castor. Hervé a eu à peine le temps de rabattre ses lunettes et de mordre l'embout.

La chienne glisse vers le fond, nageant avec une telle vigueur qu'Hervé, malgré ses palmes, doit faire un effort pour la suivre. C'est

qu'elle n'a pas de temps à perdre ! Combien de temps peut-elle tenir sous l'eau ? 60 secondes... 70 peut-être. Elle s'est entraînée aux plongées avec Hervé. Mais ailleurs, bien sûr. En Bretagne, dans l'eau claire du cap Vert, au pied de la falaise. Rien à voir avec cette bouillie vaseuse qui trouble la vue et sent la pourriture. Pourtant, elle fonce sans hésiter vers le creux de l'entonnoir.

Elle touche le fond, là où Sophie travaillait avec Hervé tout à l'heure. L'épaisseur du dépôt de vase remué rend cet endroit obscur malgré la lampe. Hervé touche des obstacles sans les voir, son épaule bute contre une pierre qu'il sent rouler contre son corps, puis il a l'impression qu'il va rester coincé, les bouteilles qu'il porte sur son dos sont trop grosses. Il agrippe le poil de sa chienne... Où donc veut-elle passer ? Il n'y a pas d'issue.



Esmeralda se débat sous la main qui la retient, c'est une question de vie ou de mort, pour elle. Hervé sait que la plongée a duré trop longtemps ; encore quelques secondes et il faudra qu'elle respire ou c'est la noyade, elle ne peut plus tenir, elle doit remonter à la surface, et vite !

Elle ne remonte pas. Elle se dégage d'un coup de reins. Elle disparaît...

Hervé a maintenant la certitude que Sophie avait raison : il existe un trou, un passage au fond de cet entonnoir et, au-delà, on respire. Esmeralda connaît ce passage et Sophie vient de le découvrir, il n'y a pas d'autre explication à sa disparition, mais comment suivre ? Lui, ne sent rien qu'un sol boueux sous ses palmes et un amas de pierres autour de lui, comme s'il se trouvait au bas d'un mur effondré.

Il essaie de renverser sa position, de se trouver la tête la première

dans le creux et les pieds vers la surface. Il a l'impression d'être pris au piège au fond d'une bouteille. Non, c'est pire ! Tout bouge, ici, rien n'est solide, les pierres roulent, s'effondrent quand on s'accroche à elles, et Hervé n'a aucune idée de la structure réelle de l'endroit où il se trouve ; sa lampe ne lui sert strictement à rien, elle ne perce pas l'épais brouillard de vase. Il a l'impression de se débattre dans une purée de lentilles, il tâte en aveugle l'endroit où Esmeralda a disparu.

Oui !... Voilà le trou. Mais si étroit ! Comment entrer là-dedans avec des bouteilles sur le dos, comment Sophie a-t-elle réussi à passer ? Esmeralda elle-même a dû se transformer en anguille pour se glisser là.

Tout à coup, Hervé pense qu'il y a peut-être eu un nouvel effondrement depuis que la chienne est passée. Donc, de l'autre côté... c'est un piège, une souricière, un danger effroyable auquel Sophie n'a même pas dû penser dans sa joie de découvrir la justesse de son raisonnement.

Pris d'une énergie décuplée, Hervé dégage les pierres, travaille avec rage, agrandit le trou. Cela lui prend des minutes qui lui paraissent autant de siècles tandis que les idées tournent en désordre dans sa tête : il devrait remonter, avertir les autres, chercher du secours. OUI. Mais le temps qu'il le fasse... Aucun secours immédiat n'est possible. Il est seul à pouvoir tenter d'aider Sophie qui se trouve peut-être bloquée, murée dans cette obscurité, sous l'eau, et prise de panique. Quant à la chienne... elle ne peut être vivante que si elle a trouvé de l'air dans les secondes suivant son passage du goulet, et c'est ce qui rassure un peu Hervé. L'instinct de survie d'Esmeralda, sa force doivent la sauver comme lors de sa première disparition. Quant à Sophie, même si elle s'épouvante, même si elle se trouve prisonnière... sa réserve d'air lui permet de respirer pendant encore un long moment. A moins...

Hervé imagine le pire : l'épouvante qui peut saisir un plongeur. On arrache l'embout, on ne raisonne plus, c'est le mal des profondeurs. Des gestes contraires à toute lucidité ou même... le tuyau crevé, les bouteilles vides, l'étouffement, la noyade. Des visions de cauchemar passent en éclair dans l'imagination d'Hervé qui s'attend presque à buter contre le corps inanimé de Sophie, à la trouver morte, là, tout de suite.

Mais en même temps que la peur l'étreint, une partie de son esprit continue à fonctionner. Il travaille, se déchire la peau des mains aux blocs qui résistent. Peu importe ! lorsque, enfin, le goulet est assez large pour qu'il puisse y introduire ses épaules et les réservoirs d'air, il passe avec la conviction de commettre la pire des imprudences. Mais il doit le faire.

A peine a-t-il franchi le goulet, il remarque combien l'eau

s'éclaircit. En même temps, un bruit sourd derrière lui, un brusque nuage de vase qui se répand comme une fumée, l'avertit qu'un éboulement vient de se produire, bloquant de nouveau le trou, très certainement. Le piège !...

Hervé sent battre son cœur à grands coups, il a l'impression de l'entendre dans sa tête, il a envie de crier d'horreur, et pourtant, il sert les dents sur l'embout, les mouvements de ses jambes sont réguliers, sa technique parfaite. Cela, il le doit au capitaine Le Goff qui l'entraîne depuis des années. Dans le chaos de ses pensées, Hervé se rappelle cette voix rassurante répétant avant chaque plongée : « *Du calme*. Un plongeur qui perd son calme est en danger de mort. Compris, la Mouette ? Du calme et de la technique. Il faut avoir assez de technique pour l'oublier et qu'elle devienne un réflexe. Allez, garçon, mords l'embout et saute. »

Hervé a retrouvé ce calme indispensable. Il lui est maintenant possible de voir. Et même de voir *clair* à mesure qu'il avance. L'eau devenant transparente, sa lampe lui permet de repérer le tunnel voûté sous lequel il se trouve. C'est assez grand, il y nage à l'aise. Le sol est plat, les pierres des murs et de la voûte paraissent si solidement jointes que l'effondrement de l'entrée devient incompréhensible. Mais Hervé n'a guère le temps ni la volonté de se poser des questions à ce sujet. Il a parcouru peut-être une trentaine de mètres lorsqu'il bute contre ce qui se révèle être le départ d'un escalier. Hervé nage en le frôlant du ventre, ses mains touchent les marches, il monte. Et brusquement... sa tête sort de l'eau.



Alors, à travers le hublot embué de ses lunettes, il aperçoit dans l'escalier qui se prolonge un point lumineux, en même temps que se précipite vers lui la masse noire d'Esmeralda. Et la voix de Sophie s'exclame :

« Tu vois bien que j'avais raison ! »

De stupéfaction, Hervé ouvre la bouche ce qui lui fait lâcher l'embout, puis, d'un geste furieux, il se débarrasse de ses lunettes brouillées d'eau, afin de fixer plus commodément l'inconsciente qui lui sourit, assise sur une marche, ses palmes et ses bouteilles à côté d'elle :

« C'est tout ce que tu trouves à dire ? » finit-il par articuler.

Il n'entend en réponse qu'un éclat de rire dont le son se répercute bizarrement pendant qu'Esmeralda se trémousse et patauge, gémissant, aboyant en même temps, dans sa joie folle de trouver enfin réunis ses deux amours : Hervé et Sophie.

Se hisser dans l'escalier paraît pénible à Hervé ; les réservoirs d'air pèsent lourd hors de l'eau, les palmes lui font une démarche de canard, et puis il se sent affreusement fatigué. Il se laisse tomber plus qu'il ne s'assied à côté de Sophie.

« Tu n'as pas de mal ? demande-t-il, se déchargeant de ses bouteilles.

— Moi ? Non. Pourquoi ? »

Apparemment en pleine forme, Sophie arbore le sourire heureux du bonheur sans nuage tandis qu'Hervé a l'impression d'avoir pour tête un autocuiseur dont la vapeur ne peut s'échapper.

« Ça ne va pas ? » s'enquiert Sophie avec gentillesse.

Elle remarque les doigts écorchés, les mains qui saignent.

« Oh ! fait-elle, l'air désolé. Comment t'y es-tu pris pour te mettre dans cet état ? C'était pourtant simple, il suffisait d'entrer dans le tunnel, je pensais que tu me suivais ! Moi, je n'ai eu aucun problème. Quand j'ai vu arriver Esmeralda, j'avais déjà eu le temps de faire un tour... Nous y sommes, Hervé ! Nous avons découvert le souterrain que tout le monde cherche depuis des siècles ! Il mène au plus extraordinaire dédale qu'on puisse imaginer, on dirait les galeries d'une taupinière, ça a l'air immense : une forteresse secrète construite sous terre. Tu te rends compte ? Hervé, je t'en prie, un peu d'enthousiasme !... »

Elle s'essouffle à parler tant, sa respiration est rapide, un peu oppressée.

« De l'enthousiasme ! répète Hervé sur un ton lugubre. Nous sommes pris là-dedans comme des rats dans un piège. Tu ne sens pas que l'air est irrespirable ? Regarde la chienne. »

Esmeralda, langue pendante, l'œil inquiet, halète. Mais ce n'est pas de chaleur qu'elle souffre dans ce froid glacial où l'humidité suinte de partout.

Sophie semble retomber sur ses pieds. Elle jette un coup d'œil autour d'elle : l'escalier, la voûte... des pierres et de l'obscurité dans une atmosphère de cave à l'air raréfié.

« Comment sortir de là ? murmure Hervé. Il y a eu un

effondrement derrière moi.

— On trouvera une sortie, affirme Sophie. Il y en a une.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— J'en suis sûre parce que le peu d'air que nous respirons arrive de quelque part, ça me paraît évident. D'où ? Je ne le sais pas, bien sûr. Mais il y a une ouverture vers l'extérieur, sinon nous serions déjà morts, asphyxiés...

— Logique, admet Hervé.

— Tu vois, il n'y a pas de quoi se décourager, au contraire. Il nous suffit de la trouver, cette ouverture. Viens, Hervé, dépêchons-nous. »

Sophie se lève et s'éloigne.

« Attention ! crie Hervé. Ne te lance pas comme ça. »

Sa voix a une résonance étrange, l'écho la multiplie. Est-ce la fatigue, une illusion, une réalité ? Le manque d'air, peut-être. Il lui semble que des mains humides le saisissent, des chuchotements plaintifs l'appellent. Sa tête tourne. Va-t-il s'évanouir ? Ses jambes se dérobent sous lui, il n'a plus de forces.

Soudain, il réalise que c'est Esmeralda qui gémit, essayant en vain, à coups de langue, à coups de pattes, de l'entraîner derrière Sophie. Hervé se sent un peu mieux. Il saisit les bouteilles d'oxygène, les charge sur ses épaules, s'empare de celles de Sophie, pose une main sur la tête de sa chienne qui le soutient, marche après marche. Mais, déjà lointaine, la voix de Sophie lui parvient. Un appel... Esmeralda fonce, abandonnant Hervé, escaladant l'escalier dont elle saute les marches trois par trois. En haut, elle bifurque et disparaît.

Hervé respire fort. Dans l'état de fatigue où il se trouve, monter est pour lui un gros effort. Pris d'une idée hallucinante, il crie :

« Claire... Claire de Bolans ! »

Alors, dans l'obscur humidité de couloirs inconnus, se répercute la voix de Sophie dominant le dernier écho de celle d'Hervé :

« Je suis là, messire Hugues. N'ayez crainte, je vous attends. »

Est-ce qu'ils deviennent fous ? Vont-ils perdre la raison au fond de ce trou ? L'imagination d'Hervé crée des phantasmes, il croit courir alors qu'il reste immobile ; pourtant il est lucide, il lutte contre l'ivresse qui l'envahit, il serre les poings. Alors, il sent cuire les blessures de ses mains et se dit qu'il n'a pas tout à fait perdu la tête. L'idée lui vient de mordre l'embout comme s'il allait plonger ; il emplit ses poumons d'oxygène... Voilà ce qu'il fallait faire. Tout va bien maintenant, ses jambes obéissent, ses forces reviennent. Il monte l'escalier sans difficulté et le poids des quatre bouteilles qu'il porte ne l'écrase plus.





CHAPITRE XII

LE LABYRINTHE

L'ESCALIER du souterrain mène à une galerie assez large, haute de voûte, qui aboutit bientôt à une sorte de rond-point en étoile d'où partent cinq couloirs. C'est là qu'Hervé retrouve Sophie en compagnie d'Esmeralda.

« J'ai eu une drôle d'impression quand tu m'as appelée Claire, dit Sophie. Pendant un instant, je me suis vraiment prise pour elle... »

Elle paraît un peu exaltée mais en possession de tout son bon sens. Et elle sourit.

« C'est beau, n'est-ce pas ? »

D'un geste de propriétaire, elle montre la rotonde, sa voûte aux cintres croisés, l'harmonie des proportions.

« Tu ne trouves pas qu'on respire mieux, ici ? demande-t-elle avec une bonne humeur évidente.

— Euh... » fait Hervé.

Il ne voit pas ce qu'il pourrait dire de plus étant donné le mal de tête dont il souffre ; l'air raréfié ne lui convient pas. Il semble en être tout autrement pour Sophie qui l'entraîne et se meut à l'aise dans

l'horreur de cet obscur labyrinthe gluant. Elle s'est lancée sans hésitation dans l'un des couloirs.

« J'ai déjà exploré celui de droite, explique-t-elle. Ça monte un peu, ensuite c'est tout droit, très long, mais ça finit sur un mur. Une impasse. La voûte est moins haute que celle de la galerie d'arrivée et sans mystère. Ici, ça a l'air beaucoup plus compliqué, tu vas voir. »

Elle se frotte les épaules par-dessus le caoutchouc de son équipement :

« On n'a pas froid avec ça.

— Non, pas trop, heureusement », répond Hervé sans fougue excessive.

Sophie lui prend le bras :

« Tu es fatigué ?

— Oh ! fait Hervé stoïque, peu importe. Tu ne penses qu'à Claire de Bolans et à son bien-aimé Hugues d'Olnay.

— C'est vrai », murmure Sophie.

Quelques secondes d'un silence recueilli puis elle enchaîne, imperturbable :

« Tu devrais abandonner les bouteilles. »

Une pareille inconscience laisse Hervé pantelant : après un tournant, ils viennent d'arriver à une patte d'oie d'où partent des ramifications qui doivent elles-mêmes se diviser plus loin ; un dédale probablement conçu pour égarer ceux qui s'y risquent. Abandonner les bouteilles !...

« Elles sont une chance de survie pour nous, dit-il. Je les garde.

— Bon, soupire Sophie, je vais porter les miennes. »

Elle s'en empare et Hervé la laisse faire. Il en a assez. Si la situation n'était pas aussi dramatique, il se fâcherait. Nez au sol, humant l'air malsain, Esmeralda semble chercher sa voie.

« Il faut prendre tous les passages, dit Sophie sans se troubler, et les explorer l'un après l'autre. L'un d'eux mène à la sortie, j'en suis sûre.

— Tu te répètes !

— Je ne vois pas pourquoi tu es désagréable, Hervé. Nous vivons une aventure extraordinaire et tu te comportes comme un touriste grincheux.

— Touriste grincheux ! jette Hervé avec dégoût. Tu as de ces comparaisons !

— Quand je pense à Hugues d'Olnay qui a peut-être...

— Tu m'assommes avec ce type. Pense aux vivants de temps à autre.

— Mais Hugues était...

— Séduisant bien qu'assassin, achève Hervé. Je regrette de ne pas avoir cinq cents ans de moins. »

Sophie éclate de rire. Leurs lampes frontales les éclairent l'un l'autre lorsqu'ils se regardent : Sophie heureuse, Hervé moins féroce qu'il n'y paraît. Il sourit lorsqu'elle lui prend la main :

« On devrait tourner à droite, dit-elle. Peut-être que... »

— Essayons plutôt de suivre la chienne, coupe Hervé. Elle a envie de respirer, comme nous. Elle a du flair et elle sait juger de la qualité de l'air. Pas moi.

— Ni moi », avoue Sophie.

S'essoufflant derrière Esmeralda qui s'est lancée dans le couloir de gauche, elle ajoute avec – enfin – un peu d'inquiétude dans la voix :

« C'est pourtant vrai qu'on respire mal. »

Esmeralda oblique soudain empruntant un nouveau passage. Elle s'engouffre ensuite dans un boyau à la voûte très basse. Il est difficile de ne pas se laisser distancer, elle va vite... Tout à coup, un carrefour. Elle hésite, gémit un peu. Elle choisit de tourner à angle droit vers la gauche. Direction contraire vingt mètres plus loin ! Un court escalier, une étroite galerie, une ligne droite et, abruptes, quelques marches qui descendent. Bientôt... le rond-point en étoile. La déception cloue Hervé sur place.

« Nous sommes partis de là, murmure-t-il. Elle est aussi perdue que nous. »

Brusquement, Sophie craque, ses nerfs lâchent, elle fond en larmes. Entre deux hoquets désespérés, Hervé devine :

« Nous n'en sortirons jamais. C'est... c'est terrible. C'est ma faute. »

Hervé ne comprend plus rien à ce qu'elle bredouille mais il lui tapote le dos, lui parle avec autant de douceur qu'il le peut. En fait, il est encore plus inquiet qu'au départ. Il jette un coup d'œil au cadran de sa montre : trois heures du matin. Voilà trois heures qu'ils ont plongé. Mouffe et Tintin doivent dormir béatement, bien au chaud dans leurs duvets. Aucun secours à attendre avant le jour. Il se sent affamé, ses pieds et ses mains glacés le font souffrir. Sophie crânait tout à l'heure mais elle doit être dans le même état. Elle sanglote.

« C'est tellement grand... Une taupinière qui s'étend sous la forteresse entière. »

Ça aussi, elle l'a déjà dit, elle tient à sa taupinière. C'est d'ailleurs l'image qui s'impose. Mais où donc est le petit trou avec sa motte de terre par-dessus ? Les taupes viennent à la surface, parfois...

Esmeralda qui tournait en rond dans la rotonde fonce soudain vers une branche inconnue de l'étoile. A quoi bon se perdre encore et s'épuiser ? Hervé la rappelle, elle vient se coucher à ses pieds, haletante. Lui, il réfléchit...

« Nous nous sommes crevés pour rien. La chienne est énervée, elle perd ses moyens. Il faudrait agir avec plus de méthode. »

Sophie redresse la tête. Comme elle n'a pas de mouchoir, elle renifle et s'essuie le nez d'un revers de main. Elle lance à Hervé un regard d'espoir :

« C'est ce que je te disais tout à l'heure ! Nous devrions prendre chaque couloir un à un en laissant des repères derrière nous... Des bougies, puisque tu en as.

— Je n'en ai pas assez. »

Hervé vide sa poche étanche dont il refait l'inventaire : des allumettes, une dizaine de bougies, un couteau et... une boussole qu'il pensait avoir oubliée ! Ça, c'est une trouvaille. Sophie fouille en vain une réserve bien plate.

« Il n'y a rien dans ton équipement, dit Hervé. Je m'en veux de ne pas avoir prévu au moins de la nourriture. A vrai dire, je pensais que nous plongeions pour un essai, je n'imaginais pas que tu...

— N'insiste pas, je sais que tout est ma faute. »

Sophie a de nouveau les yeux pleins de larmes. Mais subitement, elle change d'expression. Elle vient de découvrir au fond de sa poche un morceau de craie. Hervé s'en empare... la même idée les frappe, en même temps.

« Des signes dans les couloirs, suggère Hervé.

— Des numéros, enchaîne Sophie, c'est plus clair. »

Hervé saisit la tête de Sophie entre ses mains et l'embrasse fougueusement. Il sauterait volontiers de joie. C'est reparti, enthousiasme à neuf malgré les pieds et les mains aussi froids que des glaçons.



« Le coup du petit Poucet ! s'exclame Hervé dans un éclat de rire. Ça va être long mais ça peut réussir. »

Il redevient sérieux :

« Je vais aller voir l'état de l'éboulement sous les douves avant de

continuer à explorer ta taupinière. Les dégâts sont peut-être moins catastrophiques que je ne l'imagine.

— Pourquoi perdre du temps ? Nous trouverons la sortie, Hervé. »

Hervé hoche la tête :

« J'espère. Mais il faut tout de même que j'aille me rendre compte.

— O.K. », fait Sophie désarmée devant l'entêtement breton dont elle a l'habitude et le respect.

N'empêche que l'acharnement artésien garde ses droits :

« Donne-moi la craie et la boussole. Pendant que tu plonges, j'explore. Tu me retrouveras en suivant les numéros.

— D'accord. Laisse des repères tous les dix mètres sur le mur de droite. Economise la craie, il faut qu'elle dure. Emporte les bouteilles, je t'en supplie, et commence par aspirer un grand coup d'air, tout de suite. Ça te donnera des forces. »

Sophie suit le conseil et se sent mieux. Elle a un petit sourire brave, un geste d'adieu :

« Bonne chance, dit-elle. Fais attention.

— Toi aussi. Appelle Esmeralda.

— Non. Il vaut mieux qu'elle t'accompagne, Hervé.

— Sûrement pas. Appelle-la, je veux qu'elle te suive. »

Sophie siffle comme un garçon en s'engouffrant dans la branche sud-est de l'étoile. Le sifflement se répercute, lugubre, dans toutes les galeries. L'abolement bref d'Esmeralda lui répond, la chienne bondit derrière Sophie. L'instant d'après, elle retrouve Hervé qui va vers l'escalier. Il se fâche :

« File, Esmeralda ! Va avec Sophie. Allez, obéis ! »

Ecartelée entre ses deux amours, la chienne ne sait qui suivre. Elle s'éloigne, revient, s'arrête, se retourne. Queue basse, elle gémit. Un geste furieux d'Hervé la fait détalier. Cette fois, elle ne revient pas.

Hervé chausse ses palmes dans l'escalier. Il doit faire effort sur lui-même pour retourner dans cette eau qui lui fait horreur. Quand il y est, c'est déjà une victoire. Il nage dans le tunnel jusqu'à l'affaissement. Autrefois, ce souterrain devait se prolonger, étanche, creusé sous le fossé des douves. Jusqu'où allait-il ? A quelle sortie dans la campagne aboutissait-il ? Un jour peut-être on le saura. Pour le moment, Hervé constate comme il le craignait qu'un éboulement le coupe, un amas de pierres le bouche, ne laissant aucun passage. La voûte, au-dessus de lui, est fissurée. Dégager une issue dans de pareilles conditions semble impossible sans provoquer un nouvel effondrement. L'accident à neuf chances sur dix... Un risque à ne pas courir.

Hervé fait demi-tour. Il commence à connaître les lieux, l'eau trouble devenant plus claire à mesure qu'on approche de l'escalier.

Lorsqu'il s'est hissé hors de l'eau, il se déchausse. Bouteilles aux épaules, lampe au front, il retrouve le rond-point en étoile, jette ses palmes et ses lunettes près de celles de Sophie puis s'engouffre dans la galerie numérotée 1. Les inscriptions à la craie sont bien là, tous les dix mètres. Il siffle... écho lugubre et, quelques secondes plus tard, arrivée en trombe d'Esmeralda ondulant de la tête à la queue avec jappements et trémoussements divers dans la joie des retrouvailles. Sans oublier le sourire ! Babines noires retroussées sur les crocs blancs. Qu'on prenne cela comme on voudra : Esmeralda sourit ; tous les chiens n'y parviennent pas. Enfin, Hervé aperçoit Sophie qui revient vers lui.

« La boussole, c'est utile, dit-elle en le rejoignant. J'ai essayé de viser le sud-est, direction donjon. Pas commode ! On tombe sur des impasses. Et toi ? Le souterrain ?

— Démoli. Bouché, soupire Hervé. Et dangereux... Pourquoi le sud-est, direction donjon ?

— Tu sais bien : tous les souterrains partent des donjons, en principe.

— Oui, soupire Hervé... en principe.

— Evidemment, en ce qui concerne Olnay on n'est sûr de rien, on ne possède aucun plan.

— Pas rassurant ! fait Hervé.

— Pas rassurant, réplique Sophie mais on peut toujours essayer. J'en suis au numéro 8 direction sud-est. Sur ta gauche. On y va ?

— Pourquoi pas. »

Il s'agit d'un carrefour. Boussole en main, Sophie guide Hervé. Evitant les ramifications qui changent trop la direction, elle essaie de se maintenir dans la ligne du sud-est. A peu près. Elle est épuisée. Hervé ne vaut guère mieux. La langue d'Esmeralda pend lamentablement et on entend le bruit de sa respiration rapide.

« Si seulement elle pouvait mordre l'embout et avaler un peu d'air, dit Sophie, je lui prêterais volontiers mes bouteilles.

— Moi aussi, répond Hervé. Mais la pauvre, elle ne peut pas. »

C'est à peu près tout ce qu'ils se disent jusqu'à l'Y qu'ils rencontrent. Sophie reste perplexe devant les deux branches. A droite c'est trop au sud, à gauche trop à l'est. Quel couloir choisir ?

« Coupe la craie en deux, dit Hervé. Je pars à droite, tu continues à gauche. Rendez-vous ici. »

Esmeralda, de nouveau, ne sait lequel suivre et s'épuise à courir de l'un à l'autre. Quand enfin ils se retrouvent, Hervé a les yeux agrandis d'horreur.

« De mon côté, dit-il, ça finit par une grande pièce divisée en espèces de cages fermées par des grilles. Tout ça est rongé de rouille, mais ça ne laisse aucun doute : il y a des anneaux scellés dans le mur

et des chaînes avec au bout un genre de bracelets en grosse ferraille. Je crois que ça servait à enchaîner les chevilles des prisonniers.

— Les oubliettes », murmure Sophie.

Hervé lui prend la main, elle tremble.

« Pas d'ossements, par chance, dit le garçon essayant d'affermir sa voix et s'appliquant à prendre un ton léger. Les seigneurs d'Olnay devaient être de braves types, malgré Hugues l'assassin.

— L'imagier, rectifie Sophie. Hugues l'imagier, je préfère. »

Cette fois Hervé a un rire, mais cela sonne faux dans le décor.

« A gauche », reprend Sophie...

Un curieux gargouillis au fond de son gosier l'interrompt. Elle tousse et répète avec plus d'assurance :

« A gauche c'est plus intéressant. Je suis tombée sur une nouvelle patte d'oie. Une des galeries est plein sud-est et j'ai remarqué qu'Esmeralda allait continuer par là au moment où tu l'as sifflée. Bon signe, non ?

— Bon signe, j'espère », admet Hervé sans trop de conviction.

Le flair de sa chienne lui paraît moins infaillible dans ce labyrinthe qu'ailleurs. Il n'a plus une confiance totale en son instinct. Pourtant, lorsque Sophie et lui retrouvent la patte d'oie, ils observent Esmeralda qui va, vient, s'énervé, hésite entre trois directions possibles puis fonce dans le couloir sud-est. Elle disparaît dans le noir. Elle revient bientôt si agitée, gémissante, qu'Hervé et Sophie pressent le pas. On dirait que la chienne leur reproche de ne pas aller assez vite.

« Aux pieds ! » crie Hervé.

Il voudrait la calmer, mais la chienne aboie sans obéir et, ici, l'écho est différent, le son a une qualité nouvelle. L'acoustique d'une cathédrale, une ampleur accrue comme si la caisse de résonance s'élargissait.

Bientôt, sans avoir changé de niveau ni bifurqué, Hervé et Sophie parviennent à une salle dont ils devinent les grandes proportions, la haute voûte. Mais leurs lampes frontales ne sont pas assez puissantes pour bien l'éclairer. Ils perdent de vue la chienne.

Chargés des bouteilles, leurs pieds nus douloureux, gelés, ils n'ont pu marcher au même rythme qu'Esmeralda. Ils l'appellent, elle aboie. C'est sa voix qui les guide. Bientôt, ils l'aperçoivent, elle semble bloquée par un mur. Mais non ! Elle a traversé l'immense salle dans sa longueur et voilà qu'elle disparaît, on dirait qu'elle traverse le mur.

Hervé et Sophie courent, leurs lampes éclairent maintenant l'endroit où Esmeralda a disparu. C'est un nouveau passage, étroit et bas. Ils ne peuvent se tenir debout, ils marchent courbés. Ils n'ont fait que quelques pas lorsqu'ils entendent à nouveau les aboiements. Des hurlements frénétiques.

Et tout à coup, ils se sentent légers malgré le poids des bouteilles qu'ils portent. Est-ce bien l'air du dehors qu'ils respirent ? Est-ce vraiment une bouffée d'air pur qui leur parvient ? Ils en oublient leur fatigue, ils foncent dans le boyau et trouvent au bout Esmeralda, arc-boutée au bord de ce qui semble être un précipice. Elle ne cesse d'aboyer, cela fait un vacarme épouvantable.

Hervé se penche au-dessus d'elle : un puits ! L'eau est à deux ou trois mètres au-dessous de l'ouverture taillée dans la paroi et, au-dessus, très haut, un peu de clarté filtre au travers d'une dentelle de ferronnerie.

« Le puits du donjon ! s'écrie Hervé. La source ! Sophie, tu es formidable. Nous sommes sauvés. »

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre ce qui ne calme en rien Esmeralda. Elle aboie toujours, le corps secoué par les efforts qu'elle fournit pour donner le plus de voix possible.

Hervé aussi se met à hurler avec Sophie. Mais ils s'égosillent en vain, comme Esmeralda qui finit par se taire, à bout de forces et de souffle.

« Pas possible ! s'écrie Hervé. Ils sont tous devenus sourds.

— Non, ils dorment.

— Dormir à cinq heures et demie du matin ! » lance Hervé furieux après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

Il recommence à hurler des « Ohé ! » qui n'en finissent plus. Longtemps. Il ne s'interrompt que pour écouter une réponse qui ne vient pas. Il recommence... Il en est complètement enrôué et bientôt presque aphone. Pourtant, personne n'a répondu, rien ne bouge là-haut. Pris de colère, Hervé s'énerve :

« Est-ce qu'ils vont nous laisser crever dans ce trou ? Enfin quoi ! C'est pourtant bien le puits du donjon, il n'est pas loin de la porte d'entrée qui doit être ouverte puisqu'on voit le jour. Tu te rends compte ? Les filles dans la tour carrée, les garçons dans la salle des gardes, Mme d'Olnay, Aymeric, Clara, Catherine et Alain Le Bihan... Enfin, tout de même ! Ils devraient sauter en l'air !

— Je te dis qu'ils dorment.

— Des cris pareils, ça réveille.

— Ici tu as l'impression que ça fait un bruit terrible, mais là-haut nos hurlements ne parviennent qu'atténués, et puis surtout... la salle des gardes est loin du donjon et la tour carrée encore plus.

— Alors ? interroge rageusement Hervé. Il faut se taire et attendre la mort ? »

Sophie reste beaucoup plus calme que lui :

« Mais non, dit-elle. Un peu de patience. Tout à l'heure quand ils se réveilleront, ils sortiront dans la cour, ils entendront.

— Attendre combien de temps ? Une heure ou deux ? Je

deviendrai fou avant ça. »

Dans son énervement Hervé, a failli tomber dans le puits. Il se rattrape de justesse à Esmeralda qui recommence à aboyer.

« Viens, dit Sophie prenant la main d'Hervé. Au point où nous en sommes, peu importe une heure de plus ou de moins.

— J'ai faim ! clame Hervé.

— Moi aussi. Et puis je suis gelée et j'ai une crampe. Je voudrais bien pouvoir me redresser. »





CHAPITRE XIII

L'IMAGE DE CLAIRE

SOPHIE entraîne Hervé dans la salle dont la voûte est si haute que les lampes, à leurs fronts, permettent à peine de la deviner.

« Si tu allumais des bougies, dit Sophie, elles serviraient enfin à quelque chose. Je voudrais voir cette salle tout entière. J'ai l'impression que c'est très beau.

— Pas envie d'admirer le paysage, grogne Hervé toujours furieux. Moi, à leur place, j'aurais entendu. Bande de fainéants. Ah, les abrutis ! Mouffe et Tintin, surtout. Tu ne crois pas qu'ils pourraient se faire un peu de souci pour nous ? Ça devrait les empêcher de dormir. »

Sophie se borne à rire, elle n'a plus peur.

« Tu sais, dit-elle, fouillant la poche d'Hervé pour trouver bougies et allumettes, je suis de plus en plus certaine que la sépulture de Claire se trouve quelque part dans ce labyrinthe.

— Allons bon ! L'obsession qui recommence.

— Je n'ai pas cessé d'y penser, dit doucement Sophie allumant la mèche de la première bougie. Mais maintenant, j'ai une idée bien arrêtée sur la question... A cause du puits et du tunnel sous les douves. »

Hervé fronça les sourcils :

« A cause du puits et du tunnel ?

— Oui. Ce sont les deux accès du labyrinthe volontairement condamnés. Le tunnel est démoli et le puits est bouché par un travail de ferronnerie scellé à la margelle. Alors moi, je pense qu'Hugues d'Olnay a caché la sépulture de Claire ici, dans ce labyrinthe qui existait bien avant lui. Mais pour que ça devienne un endroit secret, son travail achevé, il a bloqué les issues.

— Hypothèses et suppositions ! Tu le vois démolissant le tunnel ?

— Oui, très bien.

— Là, ma pauvre chérie, tu t'embrouilles. Il aurait été noyé.

— Pas du tout. Il a vidé les douves.

— Admettons. Et les marbriers ? Tu les imagines descendant le bloc de marbre dans le puits, puis passant par le boyau où on ne peut même pas se tenir debout ? C'est impossible.

— Ils ont dû entrer de l'autre côté, par la campagne.

— C'est ça, ricane Hervé. Souterrain, tunnel, dédale... Les pauvres types ont dû souffrir avec leur bloc de marbre dans les bras.

— Il y avait peut-être un troisième accès possible que Hugues a condamné comme les deux autres. Mais je crois qu'il a travaillé le marbre ici, dans ce labyrinthe. C'est l'endroit secret. A chacun sa théorie, non ? Et je parie que j'ai raison.

— Personne ne pourra te prouver le contraire.

— M. d'Olnay, le père d'Aymeric, n'a pas pensé au puits, murmure Sophie, toute songeuse... Il a cherché toute sa vie la sépulture de Claire mais il n'a pas pensé à desceller la ferronnerie et à descendre dans le puits... »

Agacé, Hervé se lève :

« Nous n'avons rien trouvé non plus. Tu rêves, Sophie, tu rêves toujours. »

Il fait quelques pas et soudain se fige. Il tend le bras vers le côté opposé de la grande salle.

« Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? On dirait une énorme porte. »

Sophie s'est dressée d'un bond. La lumière des bougies rassemblées permet d'entrevoir dans leur ensemble les gigantesques proportions de la pièce, sa voûte romane. C'est magnifique et aussi vaste que la salle des gardes. Au milieu du mur d'en face, en effet...

Sophie saisit d'un coup cinq bougies, elle les tient en faisceau, les élève pour mieux voir ; peu lui importe la cire brûlante qui lui coule sur les mains, elle court vers l'escalier avec Hervé, muni, lui aussi, de bougies.

Un escalier très large monte vers une baie immense. La porte de bois à double battant qui la fermait s'est effondrée. De ses gonds rongés par la rouille, il ne reste que des parcelles. Le bois de chêne, malgré son épaisseur est pourri, vermoulu, on peut voir encore,

pourtant, la beauté des reliefs qui y sont sculptés : fougères et liserons mêlés entourent un médaillon central, comme dans la salle du Diable au-dessus de la cheminée.

Mais ici, les rinceaux de feuillages enserrent sur l'un des battants du portail un cœur et sur l'autre un poignard.

Hervé entend la voix de Sophie. Ce n'est même pas un murmure, c'est presque un souffle dont il perçoit le sens :

« Il faut que j'entre seule... »

Hervé s'immobilise au bas de l'escalier. Il a posé une main sur la tête d'Esmeralda qui attend, un peu inquiète. Il regarde la mince silhouette de Sophie monter lentement les marches entre les deux battants du portail effondré. Elle s'est débarrassée de la lampe de son front et ne porte que les bougies qu'elle tient haut. Dans son collant de plongée, avec ses longs cheveux blonds sur les épaules, elle évoque un page. Jamais Hervé ne lui a vu cette majesté.

La lueur des bougies qui l'accompagne l'entoure d'un halo frémissant. Sophie pénètre sous la voûte... Hervé lui voit faire quelques pas. Elle s'arrête.

D'en bas, il devine ce qu'elle découvre, il sait qu'elle est parvenue au but.



D'en bas, il devine ce qu'elle découvre...

Enfin, elle se retourne vers lui. Alors, il monte les marches à son tour et la chienne le suit. Mais avant de passer la voûte de la grande baie, Esmeralda se couche, laissant Hervé rejoindre Sophie, seul, comme si, d'instinct, elle comprenait que l'instant est solennel et que ce lieu demande le recueillement.

Claire... Claire de Bolans.

Hervé a les yeux rivés sur cette jeune fille de marbre blanc qui repose comme si elle dormait, là, devant lui, au centre de la salle dont elle est le seul ornement. Claire... les mains jointes dans le geste de la prière. Son visage garde la tendresse d'un sourire. On devine la délicatesse de son corps nu sous le voile de sa robe dont les plis couvrent à demi le bloc sur lequel elle est allongée. Elle n'attend qu'un signe, elle va s'éveiller, radieuse.

Les faisceaux des bougies éclairent Sophie parmi les ombres mouvantes et Claire souriant dans son sommeil. Elles sont si semblables, ces deux adolescentes... l'une médite, l'autre s'éveille. Hervé en est bouleversé.

La voix de Sophie lui parvient, il la reconnaît, mais quelque chose s'y mêle qui lui donne l'étrangeté de l'inconnu, comme l'écho des jours de brume en mer quand les paroles les plus proches paraissent lointaines, perdent leur sonorité et se transforment :

« Je n'imaginais pas que ça puisse être aussi beau... il l'a voulue vivante. Elle l'attend. »

Hervé tourne lentement autour de l'œuvre d'art, se demandant comment l'artiste de génie qu'était Hugues d'Olnay, l'imagier, a su donner une telle force de vie à une morte, parvenir au dépouillement parfait et atteindre ainsi la vraie beauté.

Sophie saisit tout à coup sa main :

« Regarde ! »

Elle montre le mur sur lequel est nettement repérable un large encadrement de pierres taillées, qui est situé en face de la grande baie au portail effondré.

« Il y avait une ouverture, là.

— Une porte qui a été murée », chuchote Hervé.

Tous deux parlent bas, la gorge un peu serrée, gênés de troubler depuis quelques minutes un silence de cinq siècles. Ils s'attendent presque à voir s'effacer le sourire de la gisante et ses yeux s'entrouvrir. Leur imagination les emporte...

Mais le visage à la grâce enfantine reste semblable à lui-même, figé dans le marbre, et Sophie reprend avec plus d'assurance :

« Le labyrinthe est construit assez profondément sous la forteresse, on peut en juger d'après le niveau du trou dans le puits. Mais la grande salle est très haute de voûte et nous venons de monter

un escalier. Donc, cette pièce-ci doit se trouver à peu près au niveau du rez-de-chaussée, pas très loin du donjon.

— Si tu as raison, cette porte murée devrait ouvrir dans la salle des gardes ou dans la tour carrée.

— Peut-être même sous l'escalier du donjon. Il est difficile de se rendre compte. En tout cas, c'est la troisième entrée du souterrain, les marbriers ont dû passer par là.

— Oui, dit Hervé. Cette fois, je suis d'accord... Dis ! si jamais ça donnait dans la salle des gardes, peut-être qu'en cognant contre le mur... »





CHAPITRE XIV

LE PARDON SELON LA LÉGENDE

MOUFFE bâille, ouvre un œil, constate que tous les autres dorment malgré le jour levé mais que Hervé n'a pas réintégré son sac de couchage, ce qui l'éveille tout à fait. Il va secouer le copain Tintin, quand soudain, il tend l'oreille. Il écoute...

Cette fois, son coude atteint l'estomac de son voisin avec une telle vigueur que Tintin saute, littéralement, dans son sac de couchage et se retrouve assis :

« Espèce de...

— Tais-toi ! Tu n'entends rien ? »

Le chuchotement de Mouffe a quelque chose de si impératif que Tintin en oublie de se fâcher. Il écoute, lui aussi... C'est faible, à peine audible mais pourtant bien net : des coups contre le mur, près de sa tête. Des coups qui se répètent sur le même rythme : trois brèves, deux longues... Cela cesse. Cela reprend quelques secondes plus tard. Toujours le même rythme : trois coups rapprochés, deux plus éloignés. Cinq fois de suite et un arrêt.

« Pas marrant les châteaux hantés, murmure Mouffe les yeux agrandis d'effroi. Moi qui n'y croyais pas !

— Quelqu'un qui travaille sur le chantier, suggère Tintin guère plus rassuré.

— Tu parles ! Tout le monde dort.
— Alors quoi ?
— Les esprits frappeurs. Le fantôme d'Hugues d'Olnay.
— Mon pauvre vieux ! T'es pas bien ?
— Phénomènes paranormaux. Pourquoi pas ?
— Brrr... ça me donne le frisson.
— Ça ne peut être que ça. Ou alors... Hervé n'est pas rentré se coucher.

— Tu en es sûr ?

— Je me suis réveillé deux fois, affirma Mouffe. Pendant que tu ronflais. A deux heures et à cinq heures. Maintenant il est sept heures moins le quart, regarde son sac de couchage. Pas d'Hervé, pas d'Esmeralda. Il n'est pas rentré, je te dis.

— Sophie non plus ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne suis pas allé inspecter le dortoir des filles.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On dit tout ?

— Ça cogne toujours, dis donc ! Je me demande comment ils auraient pu aboutir contre ce mur.

— Je vais jeter un coup d'œil chez les filles. »

Tintin s'extirpe de son sac de couchage. Apparaissent ses jambes maigres qu'il cache sous un jean.

« La paix ! » fait une voix.

Tintin s'aplatit, mais trop tard. Les chuchotements ont réveillé Charles. Les autres commencent à remuer. On entend des grognements. Mouffe n'y tient plus, il passe à quatre pattes par-dessus Tintin, touche le bras de Charles.

« Ta sœur, commence-t-il...

— Quoi, ma sœur ?

— Rien. »

Charles s'est redressé, il saisit le bras de Mouffe :

« Qu'est-ce qui se passe à propos de Sophie ? Vas-tu parler ?

— Faux jeton ! Cafard ! » jette Tintin avec un coup de pied dans les tibias de Mouffe.

Charles les secoue tous les deux :

« Assez de cachotteries. Qu'est-ce que vous avez à dire ?

— Ben... » fait Mouffe tout chaviré.

Tintin le pince. Mais il est trop tard pour se taire, les autres se sont approchés, Charles a une poigne de fer et il serre le bras du pauvre Mouffe à le faire hurler :

« Parle ou je t'assomme !

— C'est-à-dire, bafouille Mouffe, on n'avait pas prévu toute la nuit... On croyait qu'ils ne plongeaient que pour un essai.

— Plonger où ?

— Dans les douves », chevrote Mouffe tout près d'éclater en sanglots sous le regard méprisant de Tintin.

En quelques phrases, tout est dit. Pas besoin de détails. Charles se rue vers le dortoir des filles. Les autres ont beau tendre l'oreille, ils n'entendent plus de coups frappés contre le mur. Cinq minutes plus tard, Charles revient avec Aymeric, Clara et une bonne partie des filles affolées de constater, bien sûr, que Sophie leur a faussé compagnie.

« Je vais démolir les vannes et vider les douves, dit Aymeric.

— Mais puisque... commence Mouffe.

— Puisque quoi ? tonne Charles.

— Les coups contre le mur, ici, dans la salle des gardes.

— Tu as rêvé, on n'entend rien. »

Alors là, Tintin regimbe :

« Il ne rêvait pas, j'ai entendu moi aussi. D'accord, les coups se sont arrêtés, mais... »

Mais Aymeric est déjà dans la cour avec Achille Rousset, Antoine, Alain Le Bihan, Bernard Salvin et d'autres, cherchant des outils, des masses, des poutres pour démolir les vieilles vannes. Charles les rejoint et c'est alors, en passant devant la porte du donjon, qu'il reconnaît la voix d'Hervé, parmi les aboiements de la chienne. D'où ceci peut-il venir ?

Aymeric et Achille ont entendu aussi. Les autres se rassemblent autour d'eux, écoutant les appels étouffés, les aboiements si lointains qu'ils paraissent venir de sous terre. Ils constatent qu'on entend mieux à la porte du donjon, et cela les étonne. Ils restent ahuris, incapables de faire un mouvement... D'où viennent donc les appels ?

Mme d'Olnay est là, elle aussi, près de Clara. C'est elle qui devine soudain et qui s'écrie, en saisissant le bras de sa fille :

« Le puits ! Ça ne peut venir que du puits. »

Aymeric, Charles et Achille ont bondi, ils se penchent autour de la margelle :

« Ohé ! » hurle Aymeric.

Et la réponse arrive du fin fond de ce trou noir, bizarrement déformée :

« Pas trop tôt ! » crie la voix d'Hervé.

Et tout de suite après, celle de Sophie :

« Bonjour ! Vous avez bien dormi ?... »

Mouffe sanglote comme un bébé, de joie. Et c'est tout juste si Tintin ne l'imité pas, en bourrant de coups de poing on ne peut plus amicaux celui qu'il traitait de cafard dix minutes plus tôt :

« Tu as bien fait de parler, ma vieille branche. T'as bien fait, Mouffe. »

Charles secoue la ferronnerie du puits comme s'il voulait l'arracher à mains nues.

« Antoine, crie Aymeric, une scie à métaux, vite !

— Vaudrait mieux desceller, dit Achille, il y en a pour un peu plus de temps mais ça n'abîmerait pas la ferronnerie. »

Antoine hoche la tête :

« Ça fera une heure ou deux de travail. » Charles hurle dans le puits :

« Vous pouvez tenir une heure ou deux ? Où êtes-vous ? Au sec ? »

En bas, Hervé et Sophie se regardent à la lueur de leurs lampes. Ils ont presque envie de rire dans ce boyau où ils se tiennent tout courbés :

« Ça ira, clame Sophie, nous ne sommes pas dans l'eau du puits !

— Mais on a faim ! » enchaîne Hervé.

Clara se précipite vers la cuisine, Catherine Le Bihan et Nadja se lancent à la recherche d'une bobine de grosse ficelle tandis que les garçons scient des barreaux de bois, déroulent du fil de fer, préparent sous la direction de Fortunio une échelle souple dont l'Italien se porte garant.

Clara revient avec un sac en plastique plein de jambon, de poulet, de saucisson et de pain. Elle a ajouté à cela un litre de lait, mais le problème est de faire passer l'ensemble à travers les dessins compliqués de la ferronnerie. On y parvient. Le sac descend au bout de sa ficelle.

Pour s'en emparer lorsqu'il arrive à bonne profondeur, Hervé a failli piquer une tête dans l'eau du puits. Enfin, tout va bien, il tend les victuailles à Sophie, hurle vers le haut qu'ils vont s'installer ailleurs pour déguster à l'aise ce copieux petit déjeuner, et les voilà assis dans la grande salle en compagnie d'Esmeralda, dévorant comme si, depuis huit jours, ils n'avaient rien avalé.

En haut, on se pose des questions à propos d'Esmeralda. Hervé et Sophie peuvent grimper à une échelle mais pas la chienne.

« Il faut fabriquer une brassière ou une sous-ventrière comme pour les chevaux, suggère Clara, et on la hissera au bout d'une corde.

— Tu parles d'un poids ! fait Mouffe. Elle pèse quatre-vingts kilos, cette petite bête ! »

Un couac de Fumes, fils de bourrelier, pédale vers le village avec mission de rapporter dans les délais les plus brefs le harnachement nécessaire. Ça s'organise.

Moins de deux heures plus tard, ferronnerie descellée, mission accomplie, rien n'a craqué, tout s'est bien passé. Esmeralda, Sophie et Hervé posent avec un égal plaisir pattes et pieds sur le sol dallé du donjon, clignant des yeux au soleil retrouvé.

Embrasser tout le monde, puis se changer, se réchauffer et raconter en détail l'aventure prend une bonne partie de la matinée.

Les questions succèdent aux questions, et c'est l'émerveillement lorsque Sophie décrit la sobre beauté de l'œuvre d'art qu'ils ont découverte. La passion lui fait oublier sa fatigue tandis qu'Hervé tombe de sommeil. Quant à Esmeralda, elle dort à l'ombre, digérant en paix les émotions et le saucisson-jambon-poulet.



Alain Le Bihan les a mitraillés de photos dès qu'ils ont émergé du puits. Il a pris des notes. Déjà, il rédige son article, frétilant de joie à l'idée de l'effet qu'il va produire. Il y en a bien pour une colonne en deuxième page avec un gros titre dans le genre : PRODIGIEUSE DECOUVERTE AU CHATEAU D'OLNAY. Ou bien : AU PERIL DE LEUR VIE, DEUX ADOLESCENTS, etc... Mais il lui faut des photos de la gisante et son archéologue de femme ne tient plus en place :

« Une œuvre inconnue de la Renaissance ! répète Catherine éblouie. Alain, tu te rends compte ? Descendons dans le puits, tout de suite, je veux voir ça. Tu prendras des photos, tu... »

Sophie secoua la tête :

« Non. »

Elle lance un regard suppliant à Hervé qui soupire. Il se tourne vers Aymeric et tente, d'une phrase, de tout expliquer :

« Sophie est le sosie de Claire de Bolans », dit-il.

Personne ne le nie, tout le monde a été frappé de cette similitude entre Sophie et le profil du médaillon, dans la salle du Diable. Mais on se demande où Hervé veut en venir. Lui, il se sent ridicule. Il bouscule les mots pour en finir plus vite :

« Une telle ressemblance à cinq cents ans de distance entre deux filles originaires d'Orchy, c'est pourtant simple et clair, non ? Dans les descendances on peut tout supposer. Enfin bref ! Est-ce que je sais, moi ! On peut descendre d'une famille et ne pas porter son nom...

— C'est évident », murmure Clara.

Hervé toussoie et enchaîne après un coup d'œil à Sophie qui rougit, le nez obstinément dirigé vers le sol :

« Si Sophie est une descendante de la famille de Bolans, aujourd'hui on peut boucler la boucle d'après la légende. Tu sais bien, Aymeric. Tu connais mieux que moi le manuscrit de Guillaume d'Olnay et les histoires qu'on raconte à Orchy et ailleurs : la malédiction de la famille d'Olnay jusqu'au pardon d'un descendant des Bolans afin que l'âme errante de Hugues... Enfin zut, tu sais, tout le bazar ! »

Il s'arrête s'attendant à un immense éclat de rire. Mais, à son grand étonnement, personne même ne sourit. Mme d'Olnay pose une main sur le bras de son fils :

« Vous allez descendre, Clara et toi, avec Sophie, dit-elle, et vous ferez ce que veut la légende. »

Alors Sophie lève vers elle un visage où Hervé, tout chaviré, reconnaît le sourire ébauché de Claire, avec cette mystérieuse expression d'espérance qu'a la gisante de marbre blanc.

« Ensuite, murmure Sophie, rien n'empêchera plus qu'on abatte le mur pour ouvrir à nouveau la porte, celle qui donne dans la salle des gardes. Et l'image de Claire appartiendra à tous ceux qui désireront la voir. »

Ce qui se passa entre Sophie, Aymeric et Clara réunis autour du tombeau de Claire, chacun pouvait le deviner s'il connaissait la légende, mais ils n'en parlèrent pas et personne n'osa leur poser de questions. Charles leur dit seulement qu'à l'instant où, peut-être, Sophie prononçait les mots de pardon, un grand vol de colombes, de celles qui nichaient dans la charpente du donjon avant les travaux, s'était abattu dans la cour. L'une d'elles s'était posée sur l'épaule de Mme d'Olnay. Puis elle avait voleté au-dessus du puits ouvert ; tout le monde s'en étonnait quand, brusquement, on l'avait vue s'élancer dehors et tournoyer parmi les autres oiseaux. Ensuite – était-ce la même colombe ou une autre ? – l'oiseau blanc était entré dans la salle des gardes. Mouffe affirmait l'avoir vu, avant de s'envoler, piquer du bec le mur à l'endroit exact où devait se trouver la porte.

Rien de tout cela ne sembla surprendre Sophie.

« Les colombes accompagnaient Hugues qui est venu rejoindre Claire », dit-elle.

Clara souriait. Aymeric avait dans le regard toutes les brumes du marais et ce reflet de perle qui enchante l'étang au lever du jour.

On abattit le mur qui condamnait la porte. Sous la direction de l'architecte des Beaux-Arts, garçons et filles dégagèrent l'encadrement de pierres taillées et, pour la première fois depuis cinq cents ans, la jeune fille de marbre blanc vit le jour. Désormais, elle vécut parmi les

vivants. On l'admira autant qu'elle pouvait l'être à l'orée de sa jeunesse lorsqu'elle dansait en sa forteresse d'Orchy et que Hugues la rencontra.

L'article d'Alain Le Bihan et beaucoup d'autres, qui furent publiés par la suite, firent l'effet attendu. Les gens de la région d'abord, puis les vacanciers, et enfin les curieux venus de toutes parts, de Paris et d'ailleurs, de toutes les régions de France affluèrent.

Bernard Salvin obtint de son père un prolongement des délais pour le remboursement des dettes de la famille d'Olnay. Le notaire vint en personne rendre visite à Mme d'Olnay et l'atmosphère, de ce côté-là, se détendit beaucoup. Grâce au chantier de jeunes, la forteresse eut des toitures en bon état, on avait restauré les vanes, les douves furent vidées, nettoyées, et le souterrain reconstitué...

Un monsieur à lunettes demanda un jour à voir la peinture d'Anaïs d'Olnay. C'était Pasco qui lui avait écrit. Avant même de repartir, il proposait un contrat et l'atelier se vida de ses toiles tandis que se rembouraient les dettes.

Clara se fiança officiellement à Charles...

C'en était fini de la malédiction de la famille d'Olnay.



IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 03-03-1977.
1145-5 – Dépôt légal n° 3889.1^{er} trimestre 1977.
20 – 01 – 5304 01 ISBN : 2 – 01 – 003521 – 6

[1] Voir *Hervé et l'anneau d'émeraude*, dans la même collection.

[2] *Hervé et l'anneau d'émeraude*.